04-11-25 BNF DLP 482

N° 342 – Novembre 2025 – 3 €

Journal local réalisé par et pour les habitants du 18e

LE 18E DU MOIS

ÇA BOUGE !

■ L'IA EN ÉCRAN LARGE ► P.11

■ LA RUE LETORT REPREND DES COULEURS ► P.13

■ LES PETITS BASKETTEURS À L'ASSAUT DU PANIER ► P.18



Thierry Nectoux - Julia Velázquez Charro

DES SENIORS DANS LES STARTING-BLOCKS

► P. 4-5

■ Grandes Carrières

RÉSILIENCE : UN LIEU DE VIE MILITANT ET GOURMAND

► P.12



KARINE LUMÉNIDE, UNE ÉPOPÉE VAUDOUE

► P.10

■ Théâtre

AU CŒUR DU DRAME SILENCIEUX DES CAMPAGNES

► P.19

9 771259 903008

édito

FAUT QUE ÇA BOUGE !

Que ce soient les riverains de la porte de Clignancourt qui ont réinvesti l'espace public en repeignant les potelets de la rue Letort, les bambins de l'école de mini-basket qui foulent le parquet de l'Arena de la porte de La Chapelle, les seniors de l'Ehpad des Jardins de Montmartre qui côtoient les salariés d'une start-up ou les membres de Mistral AI, fleuron de l'intelligence artificielle qui s'installera rue des Poissonniers en janvier, ils en ont dans le ventre, les bras, la tête et les jambes ! Autant dire qu'à l'approche de la nouvelle année, le 18e est (déjà) en pleine effervescence.

Collectif, sportif, intergénérationnel et attractif, notre arrondissement reste en parallèle toujours aussi engagé. En témoigne le coffee shop Résilience qui propose des pâtisseries et boissons chaudes réconfortantes mais aussi une bonne dose d'engagement, notamment en faveur de la cause palestinienne. Ça tombe bien, ça bouge également du côté de l'antenne locale d'Urgence Palestine qui poursuit ses différentes actions dans notre arrondissement.

Enfin, en cette période automnale, les équipements culturels de notre territoire sont plus que jamais en mouvement eux aussi. La preuve, on vous chronique ce mois-ci pas moins de cinq pièces de théâtre. Parmi elles, *Tout contre la terre*, aux Béliers parisiens, qui aborde le drame de la désespérance en milieu paysan. Au menu également, quatre expositions à ne pas rater et deux festivals organisés à la Halle Pajol. Vive le mouvement dans le 18e arrondissement ! **LA RÉDACTION**

30 ANS DE VIE DU 18E À PORTÉE DE CLIC

Célébrez avec nous la mise en ligne de 330 numéros du journal, le vendredi 28 novembre à la Fabrick Sister.

Presque tout *Le 18e du mois* en quelques clics : 330 numéros (sur 342 avec celui que vous tenez en main) sont maintenant disponibles gratuitement sur notre site pour toutes celles et ceux intéressés par la vie et l'histoire du 18e arrondissement depuis trente et un ans.

Pour fêter cette mise en ligne, l'équipe du journal vous accueille, abonnés, lectrices et lecteurs, partenaires, le vendredi 28 novembre, à partir de 19 h autour d'un verre à la Fabrick Sister, le nouveau restaurant de la Goutte d'Or situé au 9 rue Cavé *(voir n°341)*. Nous espérons vous voir bientôt ! **L'ÉQUIPE DU 18E DU MOIS**



Ariane Mohseni-Sadjad x3





Farida nous accueillera dans le restaurant décoré par ses soins.

QUALITÉ D'IMPRESSION EN BAISSE

Certains lecteurs nous l'ont fait remarquer, d'autres l'auront peut-être constaté sans nous le dire : la qualité d'impression de notre journal, plus spécialement des photos, a baissé dans les derniers numéros. Nous l'avons bien sûr noté également de notre côté et nous recherchons activement, avec notre imprimeur, une solution permettant de retrouver une meilleure présentation finale, nous l'espérons dès le numéro de décembre. En attendant, nous vous remercions de continuer à nous lire et à nous soutenir. **L'ÉQUIPE DU 18E DU MOIS**

LE 18E DU MOIS

13 rue des Amiraux 75018 Paris
18dumois@gmail.com
www.18dumois.info

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

ISSN 1259-9034
Numéro de commission paritaire 1027 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction
Stéphane Bardinet, Dominique Boutel, Noël Bouttier, Vivien Boyibanga, Amy Charbonnier, Sylvie Chatelin, Violaine Colmet Daâge, Élise Coupas, Emanuel Dadoun, Béatrice Dunner, William Even, Marie-Odile Fargier, Danielle Fournier, Camille Goff, Annie Katz, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Sandra Mignot, Jean-Marie Pétesch, Léa Sourribes

Photographies et illustrations
Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, Julia Velázquez Charro

Relecture
Sylvie Chatelin, Élise Coupas, Annie Katz, Emmanuel Tronquart

Rédaction en chef
Maxime Renaudet avec Annie Katz

Graphisme original
Pilote Paris

Première rédactrice graphiste
Isabelle Royère

Bureau de l'association
Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Catherine Masson, trésorière Cécile Vialle, secrétaire

Site et réseaux sociaux
Noël Bouttier, Cornélie Paul, Maxime Renaudet

Responsable de la distribution
Anne Bayley

Responsable des abonnements
Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli
Marika Hubert

Directrice de la publication
Sylvie Chatelin

Fondateurs
Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant

Impression
Promoprint, 80, rue André Karman 93300 Aubervilliers

Tous les points de vente sur www.18dumois.info

PROCHAIN NUMÉRO : PARUTION LE 29 NOVEMBRE 2025

RETROUVEZ LE 18E DU MOIS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
X / @LE18EDUMOIS
INSTAGRAM / LE18EDUMOIS

CE QU'IL NE FALLAIT PAS MANQUER LE MOIS DERNIER

PAR SYLVIE CHATELIN, ANNIE KATZ, MAXIME RENAUDET

MERCREDI 1ER OCTOBRE

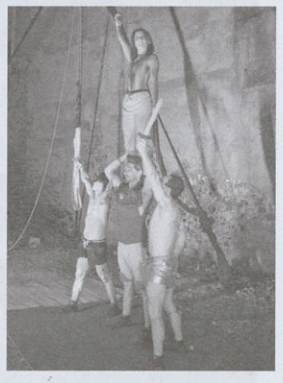
Organisée par La Poste afin de *« sensibiliser les jeunes au rôle essentiel de l'arbitre, susciter des vocations et rappeler les valeurs de respect, d'engagement et de cohésion »*, la 19e édition des Journées nationales de l'arbitrage a été lancée cette année au TEP de la Goutte d'Or. En présence de Camille Soriano et Guillaume Paradis, deux arbitres de football et de Nikola Karabatic, handballeur français et parrain de ces journées, près de 150 jeunes venus de clubs, de collèges et d'associations locales étaient présents. Ils ont notamment pu participer à un escape game qui leur proposait de se glisser dans la peau d'un arbitre. On n'a pas le même maillot, mais on a la même passion.



DR

SAMEDI 11 OCTOBRE

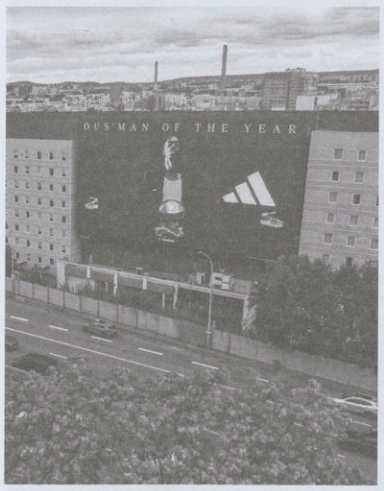
La soirée fut magique sous les frondaisons du Bois Dormoy, avec un apéritif participatif et le magnifique spectacle d'acrobatie au sol et dans les airs, *Les esprits des bois,* avec la Compagnie Mysterious et l'association Minga. L'assistance fournie a apprécié un spectacle poétique qui se coulait complètement dans l'ambiance boisée du lieu maintenant classé « Espace vert protégé » dans le nouveau PLU bioclimatique. En clôture, les Castellers de Paris (« castells » en catalan veut dire château), en chemise bleue, ont érigé leurs tours humaines à plusieurs étages avant d'inviter les spectateurs volontaires à les rejoindre. Et certains ont osé s'y risquer.



Abel Benalcazar

SAMEDI 4 OCTOBRE

Quelques jours après avoir gagné le Ballon d'or, le footballeur du Paris Saint-Germain, Ousmane Dembélé, a vu sa ganache affichée en gros aux portes de nos quartiers. Pour l'admirer, il suffisait de se balader rue Docteur Babinsky (sur la commune de Saint-Ouen), où la marque aux trois bandes allemande, sponsor de l'international français, a placardé une publicité XXL pour rendre hommage à l'attaquant normand du PSG. *Ous'man of the year !*



DR

JEUDI 9 OCTOBRE

L'arroseur arrosé. Selon les informations du média Actu17, spécialisé dans l'actualité police-justice et les faits-divers, deux policiers du 18e ont été interpellés par la brigade des réseaux franciliens dans la nuit, hors service du commissariat. En état d'ébriété non loin du boulevard de Clichy, ils seraient soupçonnés d'avoir agressé leurs collègues durant l'intervention, avant d'avoir été placés en garde à vue. Deux enquêtes auraient été ouvertes afin d'éclaircir les circonstances de cet incident et selon l'association Presse judiciaire, leur procès au tribunal correctionnel aura lieu le 7 avril 2026.

MERCREDI 15 OCTOBRE

Une semaine après avoir déprogrammé la chanteuse israélienne d'origine iranienne Liraz, dont le concert était prévu le 25 octobre, FGO-Barbara a quelque peu rétropédalé. En effet, dans un communiqué transmis à l'Agence France Presse, la direction de la salle de concerts de la Goutte d'Or a souhaité précisier sa position : *« Nous nous excusons sincèrement d'avoir créé de la discorde dans un contexte international déjà extrêmement clivant, marqué par des violences massives, des injustices profondes, et des violations des droits humains. Nous réalisons nous être laissés emporter par des pressions et émotions et nous saurons tirer leçon de cet évènement qui nous rappelle l'importance du dialogue et de la vérification des informations ».*

MERCREDI 8 OCTOBRE

Le Comité citoyen de l'alimentation du 18e s'est retrouvé à Quartier libre, cuisine partagée de la Goutte d'Or, pour construire une fresque de l'alimentation. Cette réflexion, issue du diagnostic territorial de l'environnement alimentaire, élaboré par Action contre la faim, a pour but de créer une sécurité sociale de l'alimentation, d'abord au plan local. Le projet, très avancé dans le 20e, est en réflexion dans le 14e. *« Les citoyens construisent ensemble la démocratie alimentaire, le droit à une bonne alimentation, en y incluant la solidarité et la juste rémunération des producteurs »* a précisé Pierre-Yvain Arnaud, adjoint en charge de cette question à la Mairie du 18e. Les échanges ont été nourrissants et le repas, préparé par le chef, délicieux ! Pour découvrir les initiatives en cours, rendez-vous le 12 novembre aux cuisines de Basile, 86 boulevard Ney, à 18 h 30.



DR

BnF PHS

SAMEDI 25 OCTOBRE

Créée en 2019 par Zoubida Zahid, par ailleurs membre fondatrice du centre social La Maison bleue, l'association Image et lien recherche, par le biais de l'image, à valoriser les différences et favoriser le lien social dans le quartier de la porte Montmartre. Pour Octobre rose, elle a organisé une marche solidaire, afin de sensibiliser au dépistage du cancer du sein. Celle-ci est partie du rond-point de la porte de La Chapelle, afin de visiter les dix statues de femmes en or, avant de se terminer au huitième étage de l'hôtel Maison Montmartre, avec une exposition, une table ronde et un verre de l'amitié. Le combo parfait.

Ariane Mohseni-Sadjad x3

DL 50 32713

UNE START-UP INSTALLÉE CHEZ NOS AÎNÉS

Quand un Ehpad du 18e accueille une entreprise extérieure, une nouvelle dynamique se met en marche.









Thierry Nectoux x6

▲ Dans l'enceinte de l'Ehpad les Jardins de Montmartre, installé depuis plus de vingt ans au 18 rue Pierre Picard, résidents et résidentes peuvent jouer au tennis de table. Cassandre Flattin-Richard, directrice de la structure depuis six ans, se félicite de la présence de la start-up Zenior, elle qui souhaite faire de cette résidence un vrai lieu de vie. De son côté, Patricia, aide-soignante, s'occupe des chiens de la maison.

Des bureaux multigénérationnels au pied du Sacré-Cœur. C'est le projet porté par les Jardins de Montmartre, un Ehpad installé dans ce quartier depuis plus de vingt ans. Géré par le groupe associatif Univi, cet établissement accueille 98 résidents répartis sur six étages. Se détendre dans le jardin de la résidence ou admirer la vue sur la basilique depuis le dernier étage, tel est le quotidien des résidents et du personnel qui en prend soin.

Un quotidien partagé par la start-up Zenior, depuis huit mois maintenant. Du lundi au mercredi, les dix salariés de la société occupent dans l'Ehpad un espace de travail dédié. Cet environnement lui est familier, puisqu'elle accompagne déjà les familles dans la recherche de la solution la plus appropriée pour leurs aînés, via sa plateforme numérique.

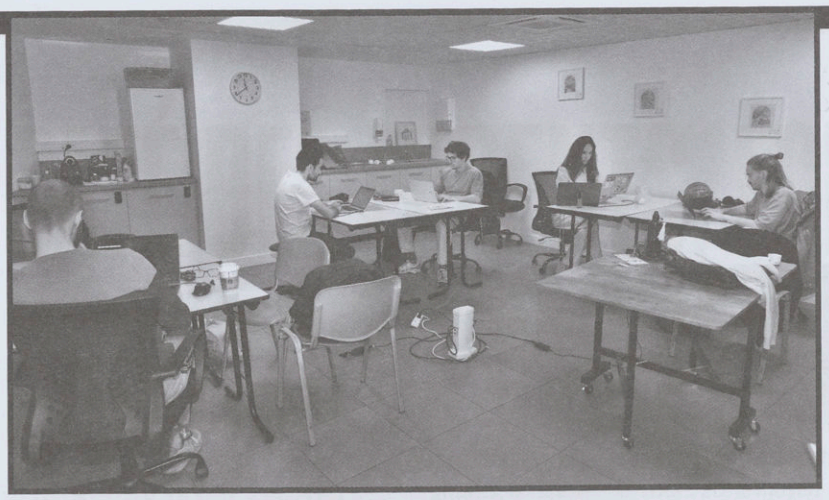
Une cohabitation enrichissante

Lorsqu'on entre dans la salle à manger décorée de bois de la résidence, on découvre à la fois la fresque murale de deux danseuses du Moulin Rouge et les salariés concentrés sur leurs écrans. Deux salles, deux ambiances séparées par une porte vitrée transparente et perméable à l'échange. Cassandre Flattin-Richard, directrice de l'établissement depuis six ans, explique qu'au départ son souhait était de faire de cet espace une salle de formation. Un projet porté par Arbitryum, laboratoire d'innovation en gérontologie. C'est lors d'une rencontre avec Alix Zeitlin, co-fondatrice de Zenior, que l'idée de la transformer en espace de travail s'est concrétisée.

En contrepartie, les salariés participent et organisent des activités mensuelles tels que des ateliers cuisine ou des jeux de mémoire. Un contrat où les deux parties semblent gagnantes et qui est cosigné par les familles et les salariés, devant lesquels l'entreprise s'est présentée avant de s'installer.

Pour 500 € par mois, la start-up bénéficie d'une salle pouvant accueillir dix postes de travail et d'espaces communs partagés avec les résidents, en plein cœur de Montmartre.

Au-delà de l'aspect financier, cette opportunité permet à Zenior d'être au plus près de ses clients : les rési-





▲ Cassandre Flattin-Richard (au centre, en pantalon foncé), directrice de l'Ehpad, entourée d'une partie des membres de Zenior, dont Alix Zeitlin (pantalon clair), cofondatrice de la start-up installée aux Jardins de Montmartre.

dents, leurs familles et la structure encadrante. L'entreprise vit et évolue pour et avec *« ses vieux »* comme les appelle affectueusement Alix. *« Le rapport qualité/prix est imbattable et l'expérience humaine incroyable »*, résume-t-elle. La start-up est d'ailleurs passée de quatre à dix salariés et va bientôt devoir déménager par manque de place. L'appel à candidature est lancé et la directrice de l'Ehpad souhaite *« une start-up qui est à l'aise, familière avec l'environnement et souriante »*.

Pour convaincre les investisseurs du futur locataire, rien de tel qu'une réunion professionnelle dans la salle à manger au milieu des résidents. Lorsqu'on aborde le sujet avec trois d'entre elles, Maryse, Marie-Louise et Michèle, toutes sont du même avis : elles apprécient les déjeuners en commun, les échanges et de pouvoir observer les salariés au travail, en toute discrétion. *« On voit souvent des petits lorsque la famille vient, c'est vivant »*, explique Maryse.

Un Ehpad ouvert sur l'extérieur

Plus qu'un hébergement pour personnes âgées, Cassandre Flattin-Richard souhaite faire des Jardins de Montmartre un lieu de vie. Chaque année, un programme thématique différent est organisé autour des animaux, de la qualité de vie au travail ou de l'art. Travailler dans cette résidence, c'est travailler au milieu de poules, de chats et de chiens, se faire masser par une professionnelle (ou aussi figurer dans le film *Un beau matin* avec Léa Seydoux).

Cette année, deux inaugurations ont eu lieu. La première, celle des fresques en trompe-l'œil réalisées par l'atelier Arbelise et inspirées par les quartiers de Montmartre. Accueillis par le Sacré-Cœur à l'entrée et des personnalités célèbres différentes à chaque étage, on hésite entre s'arrêter à la porte de l'étage de Michou sur la scène de son cabaret ou à celui d'Edith Piaf et des notes musicales de « La Vie en rose ». La seconde inauguration, le 14 octobre dernier, celle de son Centre de ressources territorial où une équipe dédiée a pour mission de se déplacer auprès des personnes âgées pour les accompagner dans leur choix de vieillir le plus longtemps possible à domicile.

Malgré le loyer que leur verse Zenior, la situation reste difficile. *« 60 à 65 % des Ehpad sont déficitaires »* nous apprend Cassandre. Pourtant, elle se trouve chanceuse de pouvoir innover dans son établissement. Entre les cours d'escrime et de ping-pong, la visite des vignes de Montmartre ou des animations relatives aux Jeux olympiques, les activités sont variées, ce qui comble Maryse et Marie-Louise.

Le thème de l'année 2026 a été choisi : le rêve. Celui d'apporter de la vie là où l'on pourrait penser, à tort, qu'elle s'arrête. ●

CAMILLE GOFF

PALESTINE : LE COMBAT CONTINUE

Après le fragile cessez-le-feu à Gaza, le collectif Urgence Palestine 18 continue de s'ancrer au niveau local, même si la mobilisation n'est pas toujours simple au sein de l'arrondissement.

Le 3 octobre, la France rassemblait plusieurs milliers de soutiens pour Gaza, quand on en dénombrait plusieurs centaines de milliers en Italie. Un constat dressé mi-octobre au cours du point « actu » de la réunion hebdomadaire d'Urgence Palestine Paris 18 (UP 18), organisée à l'union locale Paris 18 de la CGT Paris (UL CGT Paris 18), et plus peuplée qu'à l'accoutumée. L'occasion pour le collectif de rappeler les défis pour mobiliser localement dans la lutte palestinienne, et son importance au lendemain de l'annonce du Plan de paix du président américain Donald Trump.

La mobilisation locale face à de multiples obstacles

Assise à l'une des tables en formica marron, la militante Carlotta souligne que *« ce n'est pas parce qu'il y a un cessez-le-feu qu'il n'y a plus de génocide. S'il y a un truc à dire aux habitants du 18e, c'est justement que la mobilisation est plus que jamais nécessaire »*.

Or, rencontrée en amont de la réunion, la militante du mouvement de lutte pour la libération de la Palestine historique, explique les difficultés d'UP 18 à mobiliser au sein de l'arrondissement : *« Les quartiers populaires sont pro-palestiniens, mais ils ne se mobilisent pas. L'enjeu pour nous c'est ça, pas de les convaincre »*. Cependant, *« la répression est féroce et les populations racisées sont les premières cibles »*. De plus, Sanjay – militant depuis juin – explique qu'il est difficile pour une personne éloignée du milieu militant de s'y projeter : *« Les pouvoirs en général essaient de dissocier le militant de la société, d'en faire un personnage à part, alors que pour entrer dans un collectif il ne faut pas de compétence, on vient pour apprendre »*.

L'entraide au cœur de l'existence des luttes

À ces défis, le collectif rappelle que l'antenne locale peut compter sur de précieuses ressources : *« la question matérielle conditionne en partie la capacité à s'organiser collectivement. L'UL CGT Paris 18 nous met à disposition le local, c'est une tranquillité d'esprit de pouvoir se retrouver chaque semaine au même endroit, et on peut accueillir facilement les nouveaux »*. En parallèle, Jean-Guy Greilsamer, membre du collectif et habitant du 18e *(voir notre n°324)*, souligne que *« la lutte pour la Palestine c'est aussi une lutte en soutien à tous les peuples contre l'impérialisme occidental »*.

Cette convergence locale des luttes, Sanjay la constate quand, au printemps dernier, Bruno Retailleau, alors premier ministre, annonce sa volonté de dissoudre Urgence Palestine : *« Quand un collectif est dissous, on ne peut plus se rassembler sous son nom, ses couleurs. Si ça arrivait, différentes organisations de l'arrondissement se sont engagées à reprendre les mots d'ordre d'UP »*.

Dans le local, où la faïence chargée rose et bleu clair contraste avec les affiches porteuses de messages forts, UP 18 célèbre le succès de la déambulation du 7 octobre : *« On est fiers d'avoir assumé cette organisation, c'était symbolique »*, malgré une participation extra-18e. Pour s'ancrer localement, l'antenne poursuit ses différentes actions : présence sur le marché Ornano, collage, organisation des cafés Palestine et rencontre à venir avec les commerçants pour des collaborations événementielles. ●

LÉA SOURRIBES

MANIFESTATION NATIONALE À PARIS LE 29 NOVEMBRE

L'heure est en effet à une mobilisation plus large, alors que le massacre du peuple palestinien se poursuit, non seulement dans la bande de Gaza mais aussi en Cisjordanie. Plusieurs dizaines d'associations, partis et syndicats, de la CGT à LFI, en passant par l'AFPS et EuroPalestine, viennent de s'engager pour l'organisation, à Paris, d'une manifestation nationale et une demande de sanctions contre Israël.

UNE MAISON POUR ÉCOUTER LES ADOS

En première ligne pour répondre au mal-être des jeunes, en forte croissance depuis le Covid-19, des structures proposent un repérage de leurs difficultés et un accompagnement adapté.

Créer un espace de discussion, aider les adolescents à trouver leur place, c'est la mission de la Maison des ados du 18e, telle que la présentent Marie Delva, psychologue et Claire Saday, assistante sociale. Toutes deux reçoivent les jeunes, entre 11 et 21 ans, pour des entretiens destinés à identifier les problèmes qu'ils rencontrent et les aider à y faire face.

Ils sont le plus souvent orientés par les équipes médico-sociales des collèges et des lycées qui proposent cette solution aux familles, à la suite de situations d'absentéisme, décrochage, violences scolaires, isolement, notamment lorsqu'un événement inquiétant est apparu. Après un premier entretien d'évaluation, des rendez-vous peuvent être programmés sur l'année scolaire, en principe toutes les deux semaines mais la périodicité peut varier, en fonction des besoins et de leur évolution.

Orientation adaptée

Située au 26 rue Boinod, la Maison des ados est une antenne dans notre arrondissement de celle de l'hôpital Robert Debré. Ces lieux d'accueil et de conseil pour les questions de santé, relations (famille, amis), sexualité, scolarité, mal-être, consommations, etc. sont gratuits et anonymes si le jeune le souhaite. L'autorisation parentale n'est pas obligatoire mais les parents peuvent également être reçus, sur rendez-vous.

Après les premiers accueils, le jeune peut rencontrer si besoin différents professionnels : psychologue, médecin, infirmière, éducatrice.

Lorsque les difficultés sont plus importantes, l'équipe oriente le jeune vers des soins adaptés, médicaux ou psychologiques en dehors de la MDA. D'autres orientations sont possibles en fonction des besoins du jeune : centre d'animation, service de planification familiale, activité sportive, droits sociaux ou juridiques, etc.

Instaurer la confiance

« *Nous proposons des entretiens à environ 80 % des jeunes qui viennent nous voir,* précise Marie Delva, *10 % sont adressés à un psychiatre ou à un médecin spécialiste et 10 % n'ont pas besoin d'un suivi.* » Pour Claire Saday, « *notre mission a une dimension sociale, sociologique, nous devons créer du lien dès le premier entretien, instaurer un climat de confiance avec l'adolescent lorsqu'il rencontre de graves difficultés* ». En effet, toutes deux confirment que 60 % des jeunes qu'elles voient vivent des violences subies, souvent dans leurs familles. « *Le premier but est de faire cesser cette violence* » insiste Marie Delva.

Plusieurs fois par an, elle est amenée à orienter certains jeunes vers une hospitalisation, quand elle décèle un risque élevé de passage à l'acte. L'équipe peut aussi proposer des consultations en centre médico-psychologique (CMP).

Les 123 maisons des adolescents existant en 2024 sont pilotées par les Agences régionales de santé (ARS) et financées principalement par l'assurance maladie. Elles sont en lien avec de nombreux partenaires, parmi lesquels : l'AP-HP, la région, la Ville de Paris et plusieurs fondations et associations. ● ANNIE KATZ

NATURE

LES CHAMPIGNONS SONT DE SORTIE

Ils sont présents partout autour de nous, dans les sols, dans les plantes, sur les murs et même sur nous sous forme de mycose.

C'est la saison des champignons. À l'automne particulièrement, dans les bois, les prairies et les jardins, les organes reproducteurs des champignons apparaissent hors du sol, parfois très spectaculaires et souvent comestibles. Ce que nous appelons alors champignon n'est que la partie émergée de l'iceberg puisque, en temps normal, l'auteur mène une vie cachée sous forme de mycélium, sorte de filaments ramifiés qui peuvent s'étaler sur plusieurs mètres carrés, voire plusieurs hectares dans certains sols.

Le temps venu, ce mycélium va émettre des sporophore, appareil reproducteur qui libèrera des spores nécessaires à la reproduction. Dans certaines prairies apparaissent alors les « ronds de sorcières » des faux mousserons qui atteignent parfois plusieurs kilomètres de diamètre ! Beaucoup de champignons vivent en symbiose avec des arbres qu'ils aident à assimiler les éléments nutritifs du sol, comme les belles amanites tue-mouche que nous trouverons en compagnie des pins et des bouleaux.

Pour autant, certains, comme les armillaires ou les amadouviers, se développent au dépend de leur hôte et finissent par le tuer. Sur les murs, ils s'associent avec une algue ou une cyanobactérie pour former le lichen.





Jacky Libaud x2

▲ À l'automne, c'est la fête des armillaires couleur de miel (en haut) et des champignons queue de dinde (en bas).

Nombre de champignons sont comestibles, voire délicieux, mais gare à celui ou celle qui confondra l'amanite phalloïde et la russule charbonnière, sa vie en dépend. Comme pour beaucoup de plantes, en fonction des conditions météorologiques, il y a des années avec et des années sans champignons.

Une année de cèpes

Cet automne, la récolte de cèpes a été particulièrement abondante dans le sud de la France ainsi qu'en Dordogne où, en septembre, douze tonnes de cèpes ont été vendus sur trois marchés en une semaine ! Les champignons peuvent arborer des formes et des couleurs très variées, depuis le champignon de Paris, *Agaricus bisporus*, qui est un peu l'archétype de référence, au satyre puant, *Phallus impudicus*, à la silhouette évocatrice, en passant par la fistuline hépatique, alias langue de bœuf, de couleur sang écarlate.

Pour voir des champignons dans notre arrondissement et découvrir en même temps un nouveau quartier, vous pouvez vous rendre à Chapelle International où plusieurs espèces prospèrent dans les nouveaux massifs d'arbustes installés le long de la rue Pierre Mauroy, probablement arrivés dans les copeaux de bois répandus sur le sol. Ou alors, trouvez l'occasion de visiter la Caverne, installée dans l'ancien parking de la rue Raymond Queneau, où depuis 2018 l'entreprise Cycloponics cultive pleurotes et shiitakés. Sinon, direction les bois de Boulogne et Vincennes dans lesquels les champignons sont abondants cette année. Bonne prospection à vous ! ● JACKY LIBAUD

CAFÉ DES PARENTS, ÉCHANGER POUR MIEUX COMPRENDRE

Apparues il y a trente ans, ces rencontres informelles permettent d'échanger sur les questions que tous les parents se posent pour faire face aux défis de l'éducation.

Addictions aux écrans, gestion des devoirs et problèmes de langue, harcèlement scolaire, alimentation, jalousie dans les fratries... pas facile d'être parents de nos jours pour faire grandir ses enfants, si cela l'a jamais été. Les parents, tout comme les enfants, ont besoin d'espace de parole pour échanger et se soutenir les uns les autres. C'est ainsi que, dans le sillage d'une initiative lancée il y a une trentaine d'années par la Fédération nationale des écoles des parents et des éducateurs (FNEPE), les cafés des parents fleurissent partout en France et notre arrondissement y tient toute sa place.

Vers la porte Montmartre, deux associations, Le Petit Ney et Étoiles du sol, organisent ces cafés à dates régulières soit dans des écoles, soit dans des locaux dédiés.

Un moment de bien-être

Marianne Journo, responsable au Petit Ney raconte comment l'association s'est lancée dans l'animation de ces ateliers. Une dynamique est à l'œuvre. « *À l'école Fernand Labori, il y avait des tensions entre les parents et les enseignants, le café des parents a été le moyen pour créer un dialogue et pour les parents, d'exprimer leurs besoins. Le succès aidant, l'école maternelle Françoise Dorléac et l'école élémentaire Paul Abadie ont exprimé leur intérêt et ont ouvert des cafés des parents. Aujourd'hui, nous sommes adossés au programme Cité éducative du 18e et travaillons avec une douzaine d'établissements dont les collèges Maurice Utrillo et Georges Clémenceau.* »

Chez Étoiles du sol, c'est Anne-Charlotte Ebin, formatrice et accompagnatrice pour les parents, qui anime les cafés des parents. Tous les samedis, à l'école Eva Kotchever, l'association propose des animations pour les enfants dans la cour de l'école polyvalente. Le café des parents s'est imposé comme une évidence selon Anne-Charlotte : « *Dans l'association Vivre au 93 Chapelle, les parents ont exprimé un besoin d'accompagnement et depuis deux ans, l'école leur est ouverte en même temps qu'aux enfants, le samedi matin, pour se retrouver et échanger sur les questions qu'ils se posent quant à l'éducation de leurs enfants. C'est un moment de bien-être pour eux.* »

Besoin de lien fondamental

Les ateliers rassemblent une dizaine de parents et liberté totale leur est laissée pour le choix des thèmes : harcèlement, sommeil, écrans, activités du quartier, bilinguisme, toutes les questions qui se posent aux parents sont abordées. « *Une fois le thème choisi, les échanges s'organisent et si le besoin s'en fait sentir, nous faisons appel à des spécialistes ou à des associations travaillant spécifiquement sur ce thème, par exemple sur la question des écrans* », détaille Anne-Charlotte. « *Sur le fond, le besoin fondamental qu'expriment les parents est de se retrouver et de lutter contre l'isolement autour de l'éducation de leurs enfants et de valoriser des projets collectifs,* insiste Marianne pour Le Petit Ney. *Les parents n'ont pas souvent le temps de s'impliquer, certains nous disent en déposant leurs enfants qu'ils ne peuvent pas rester ; nous les invitons à prendre cinq minutes pour un café et de fait, ils prennent souvent une heure pour discuter. Cela leur fait du bien. D'où l'importance de la question du lien.* ».

Les cafés prennent leur vitesse de croisière, et avec les années, le message passe. D'autres structures sont aussi actives. Ainsi, l'association Les enfants de la Goutte d'Or (EGDO) tient depuis 1999 une réunion de parents les premiers mercredis du mois ainsi qu'une permanence d'accueil individuel pour les parents. « *Cela devient de plus en plus facile de faire venir de nouveaux parents* » se réjouit Marianne. Une dynamique qui a même débouché sur un travail de recherche dans le cadre des Universités populaires de parents (UPP), pour lequel un universitaire est associé à des « parents citoyens » du quartier, initiative coordonnée par l'association Home sweet mômes. « *C'est un travail qui porte sur la question de la langue et de l'identité ; les conclusions seront présentées en juin 2026* », annonce Wardine Ibouroi, président de l'association.

Enfin, la Mairie du 18e n'est pas en reste. Le samedi 6 décembre, de 14 h à 16 h, elle organise une rencontre ouverte à tous et toutes sur « Comment éviter l'épuisement parental », à la bibliothèque Maurice Genevoix. Idéal avant les vacances de fin d'année. ●

STÉPHANE BARDINET

ON A TESTÉ POUR VOUS... LE CHANT SPONTANÉ

On ne vient pas pour y apprendre des techniques de chant, ni pour rechercher la perfection ou la qualité esthétique.

Aucune expérience de chant n'est nécessaire, il faut juste lâcher prise et laisser libre cours à sa spontanéité, ce qui est peut-être le plus difficile. Mais grâce à des jeux simples et ludiques, Elsa et Stéphanie, les deux animatrices, tout en bienveillance et sourire, guident la dizaine de participants dans des improvisations vocales libres. Petit à petit, au cours de la séance, les voix se libèrent et de surprenantes polyphonies surviennent, comme un chant primitif, vibrant, presque mystique. Une expérience à tenter pour baigner dans un bain sonore, réveiller votre créativité dans un moment de création collective et ressortir apaisé. ●

SYLVIE CHATELIN

Les jeudis 13 et 27 novembre, de 18 h 45 à 21 h, au Poulpe, 4 bis rue d'Oran. Infos et inscriptions, : elsarueff@gmail.com ou 07 64 03 44 58

AGENDA

CONSEIL D'ARRONDISSEMENT

LUNDI 3 NOVEMBRE
À 18 h 30 en mairie.

CONSEILS DE QUARTIER

À 18 h 30 - lieux à venir sur cq18@paris.fr 01 53 41 17 88

MERCREDI 5 NOVEMBRE
Moskova-porte Montmartre-porte de Clignancourt à La Maison de la conversation.

JEUDI 6 NOVEMBRE
Montmartre

MERCREDI 12 NOVEMBRE
Jules Joffrin à l'école Hermel.

JEUDI 13 NOVEMBRE
Goutte d'Or - Château Rouge à l'école Pierre Budin.

LUNDI 17 NOVEMBRE
Grandes Carrières - Clichy à l'école Polyvalente Forest

LUNDI 24 NOVEMBRE
Charles Hermite - Evangile au Nouveau Ney

JEUDI 26 NOVEMBRE
Amiraux Simplon - Poissonniers

MERCREDI 3 DÉCEMBRE
Montmartre

BRADERIE ET VIDE-GRENIERS

SAMEDI 22 NOVEMBRE
Par l'association L'Accorderie de 10 h à 17 h dans ses locaux du 5 rue André Messager.

DIMANCHE 23 NOVEMBRE
La Régulière : vide-dressing et papeterie, loisirs créatifs et bien sûr des livres. De 10 h à 20 h au 43 rue Myrha.

MARDI 4 NOVEMBRE

Démocratie
Table ronde sur : réseaux sociaux, IA... quels enjeux pour nos démocraties ? En mairie à 18 h 30.

VENDREDI 7 NOVEMBRE

Chronologic
Laissez vous transporter à travers les rythmes les plus « gigotants » des dernières décennies. De 23 h 55 à 6 h, à la Machine du Moulin Rouge, 90 boulevard de Clichy. Réservation : lamachine dumoulinrouge.org

Imprimante
Rencontre avec Mathilde Roussel et Mathieu Raffard autour de leur livre Bourrage papier, leçon politique d'une imprimante. Mésaventure largement partagée. À 19 h à la librairie La Régulière.

LA RATP ÉCRASE LA CONCURRENCE

Sans grande suprise, la RATP conserve l'exploitation des bus de Paris malgré l'ouverture à la concurrence.

Alors qu'elle souhaite installer un musée dédié aux transports en commun parisiens dans les anciens ateliers de Gley-Championnet, dont l'ouverture ne serait pas prévue avant 2032, la RATP a renforcé son monopole le vendredi 17 octobre. Ce jour-là, via sa filiale RATP Cap Île-de-France, elle a remporté les deux derniers lots de bus d'Île-de-France dans le cadre de l'ouverture à la concurrence.

Ainsi, à partir du 1er novembre 2026, pour une durée de 7 ans, avec possibilité de prolongation pour deux ans supplémentaires, c'est à nouveau elle qui exploitera l'intégralité des lignes de bus à Paris intramuros.

Sur l'ensemble de la région, la RATP a laissé quelques miettes à ses concurrents; mais en remportant 8 lots sur 12, elle conserve 70 % de ses lignes (226 lignes, soit 3 543 autobus au total) et 75 % de ses agents. Déjà présente en grande couronne, la société franco-québécoise Keolis exploitera 65 lignes en petite couronne, deux lignes de cars express, trois lignes de transport à la demande et la gestion du tramway T9.

Enfin, le groupe italien ATM SPA, nouvel entrant, a obtenu 18 lignes de bus franciliennes, tandis que le groupe germano-français Transdev va gérer 19 lignes. Une ouverture à la concurrence qui ne plaît pas à tout le monde. Notamment la CGT-RATP, qui a publié un communiqué le 6 octobre, dans lequel elle dénonce une logique de découpage et de privatisation dont vont pâtir les usagers, les travailleurs et la sécurité du réseau : « *Un conflit social éclate déjà sur le lot DSP 39, attribué à Keolis, en raison de revendications sociales et d'organisation du travail. IDFM ne peut feindre l'ignorance : son modèle concurrentiel génère inévitablement des tensions, en faisant des salariés des variables d'ajustement pour garantir la rentabilité des opérateurs privés* ».●

WILLIAM EVEN



Photo de Mathias Reding sur Unsplash

Bénéficiez de 10% de réduction*

Institut Privé CAMPUS LANGUES

CAMPUS LANGUES

vous propose TOUT AU LONG DE L'ANNÉE :

- Cours d'anglais intensifs en présentiel
- Coachings d'anglais général ou professionnel à distance
- Préparation aux tests et examens linguistiques
- Cours de français (FLE)
- Activités culturelles
- Ateliers thématiques



Institut Privé CAMPUS LANGUES
Tel : 01 40 05 92 42 ou 06 63 04 60 69
info@campuslangues.com
www.campuslangues.com

*sur présentation de l'annonce du journal.

Aux portes du 18e,
un imprimeur près de chez vous !

promoprint imprimerie offset et numérique

Imprimerie baron & fils

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR / BLANC - KAKEMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc...

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossier de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc...

PROMOPRINT imprimerie offset & numérique
5, rue Olof Palme, 92110 Clichy • Tél. 01 53 41 62 00
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

PASS CULTURE : UN DISPOSITIF MENACÉ

Depuis le gel de la part collective du Pass culture en janvier, collèges et lycées s'inquiètent de la baisse des enveloppes budgétaires allouées aux projets culturels. La rentrée scolaire n'y a rien changé, au contraire.

Depuis 2022, soit trois ans après sa création en 2019, le Pass culture permet aux enseignants de collèges et lycées de réserver des sorties scolaires, via une plateforme nommée Adage. Mais fin janvier 2025, face à l'épuisement trop rapide des crédits dévolus à la part collective du Pass culture – qui financent toutes les activités d'éducation artistique proposées par Adage – le ministère de l'Éducation nationale a décidé de geler toutes les demandes effectuées par les établissements scolaires.

À ce moment-là, le montant des réservations s'élève à 50 millions d'euros pour la période janvier-juin, soit environ les deux tiers du budget qu'il est prévu de consacrer au financement de ces activités collectives cette année : soit 72 millions d'euros.

Alors pour éviter, comme l'an passé, de dépasser le budget de 35 millions d'euros, l'État a décidé de tout geler. « *À l'époque, pour ceux qui avaient anticipé pour l'année ça allait, mais pour les autres ça a été la douche froide* », explique Amélie Paris, professeure documentaliste au collège Maurice Utrillo, dont elle est la référente culture.

Ce collège accueille plus de 400 élèves, a reçu en septembre 1 200 euros. « *Mais pour finir l'année civile ?* », s'interroge Amélie Paris, qui avoue être dans le flou le plus total. Même si de prochaines dotations devraient tomber en janvier 2026.

À l'heure actuelle, personne n'en connaît le montant. Ce qui rend encore plus incertaines les futures sorties scolaires. Résultat, « *il y a moins de sorties culturelles pour notre public pourtant souvent éloigné des arts et de la culture,* constate la référente culture du collège situé boulevard Ney, également journaliste sur Sqool TV. *Les projets interdisciplinaires liés au Parcours d'éducation artistique et culturel n'ont pas pu être menés jusqu'au bout. C'est très regrettable pour les élèves et violent pour les enseignants.* »

Les libraires également inquiets

Les établissements scolaires ne sont pas les seuls impactés puisque depuis début mars, la part individuelle du Pass culture a elle aussi été réduite comme peau de chagrin. En effet, les jeunes âgés de 18 ans se voient allouer un crédit de 150 euros (contre 300 euros auparavant) qui pourra être « bonifié » de 50 euros en fonction du quotient familial. Il est attribué pour quatre ans et non plus deux. Surtout les 15 et 16 ans n'y ont plus droit.

Un coup dur pour les librairies, car le Pass culture constituait un solide allié pour le secteur du livre.

D'après un rapport publié par l'Inspection générale des affaires culturelles (IGAC) en juillet 2024, les ouvrages représentaient 71 % du total des réservations des jeunes entre 2018 et 2023 et 50% des montants dépensés. ●

MAXIME RENAUDET



LA CÔTE D'IVOIRE DANS L'ASSIETTE

Poissons braisés, allocos, foutous et atiéké, Koyaka ne fait pas les choses à moitié.

Et de trois ! Après la boutique alimentaire Koyaka Market et celle de plats à emporter Koyaka Kitchen, la famille Fofana vient d'ouvrir un troisième lieu, lui aussi dans la rue Myrha : Koyaka Coffee. Avec une jolie devise au fronton : « *Tradition ivoirienne, Esprit parisien* ». En fait, tant par l'ambiance que par la cuisine, ce petit restaurant, ouvert à la fin de l'été, rappelle bien plus les « maquis » de Côte d'Ivoire que les bistrots parisiens. Et c'est ce qui fait son charme.

On y trouve entre autres les fameux poissons braisés bien dorés, le poulet et d'autres viandes en sauce rouge légèrement épicée, les allocos – ces morceaux de bananes frites, pas trop grasses ici –, des brochettes accompagnées d'une salade de légumes variés, et bien sûr l'atiéké, la semoule de manioc fine et légère, spécialité de ce pays. Pas de menu affiché mais certains plats reviennent à jours fixes. Par exemple, les lundis et mardis le foutou banane, une boule de pâte à la fois ferme et onctueuse, le foutou manioc le mercredi, le foufou banane, une pâte plus légère le vendredi, etc. Pas de chichi dans cette salle très simple surtout fréquentée par des Africains. D'ailleurs, on vous demande si vous voulez utiliser des couverts ou si vous préférez manger avec la main comme là-bas. Et les prix sont aussi doux que les portions copieuses : en moyenne à 7 € et jusqu'à 12 € pour certaines spécialités. ●

MARIE-ODILE FARGIER

Koyaka Coffee, 51 rue Myrha (M° Barbès-Rochechouart). Service continu tous les jours de 9 h à 21 h 30.



Marie-Odile Fargier

SAMEDI 8 NOVEMBRE

Paroles croisées
Débat et réflexion autour des générations. De 14 h à 17 h à la Maison de la conversation, 12 rue Maurice Grimaud. maisondelaconversation.org

Une tonne de briques
Projection d'*En comparaison* d'Harun Farocki, documentaire sur les méthodes de fabrication des briques à travers le monde. De 15 h 30 à 17 h 30 à la bibliothèque de la Goutte d'Or (2-4 rue Fleury). Inscription à la bibliothèque.

Normographe
Une expo et un atelier animé par Eloïse Perez pour apprendre à dessiner avec ce petit outil. À 16 h à la La Régulière. Autres événements sur laregulieré.fr

MERCREDI 12 NOVEMBRE

Habiter ensemble
Documentaire *Penser l'incertitude* de Christian Barani, une nouvelle génération d'architectes et de paysagistes à 19 h à la bibliothèque Robert Sabatier (29 rue Hermel). Suivi d'une table-ronde « Habiter ensemble autrement aujourd'hui ». réservation : billetweb.fr

Alimentation
Le Comité citoyen de l'alimentation du 18e se réunit autour des expérimentations de sécurité sociale de l'alimentation, aux Cuisines de Basile, 86 boulevard Ney à 18 h 30. Ouvert à tous, inscription : 07 81 39 86 84

JEUDI 13 NOVEMBRE

Deuil amoureux
Tout ce que je ne t'ai jamais dit, Maïté Grandjouan sur le deuil amoureux, le souvenir et l'absence, de 19 h à 21 h à La Régulière.

Corée
Concert rare : celui du groupe coréen GENA : mélodies et instruments traditionnels coréens et des inspirations européennes et même argentines. A 20 h 30 au 32 rue Myrha. Réservation via le360paris.com

LES 14 ET 15 NOVEMBRE

Flamenco
Deux soirées flamenco : le 14 avec Califato 3/4 mêlant à ses traditions, rock, punk et musique électronique ; le 15 avec Ricardo Moreno et un orchestre philharmonique. À 21h. Réservation : le360paris.com

Photo de Mathias Reding sur Unsplash

DES CÉRÉMONIES VAUDOUES PRÈS DE CHEZ VOUS

Nous vous entraînons sur la route de cette religion méconnue et passionnante, avec Karine, prêtresse vaudoue installée dans notre arrondissement.

Des hommes au corps huilé entourent une danseuse contorsionnée, les yeux révulsés au son des tambours, dans la brume des fumées d'encens. Nous sommes dans l'arrière-cour d'un immeuble. La foule est en transe. Bientôt il sera l'heure des sacrifices d'animaux vivants, les poulets attendent dans leur cage. L'atmosphère est électrique, il pleut, ou presque.

Ça, c'est la façon dont le cinéma ou la littérature représentent le vaudou. Tout le contraire de ce que nous avons découvert le jour où nous avons rencontré Karine Luménide, prêtresse vaudou qui a longtemps accueilli ses clients rue Lamarck (elle est en train de transférer sa boutique) et nous a fait connaître le vaudou. Le culte vaudou compte environ 50 millions de pratiquants dans le monde. Plus discrètes mais quand même actives, des communautés existent aussi en Europe. Et en France, notamment dans notre 18e arrondissement qui héberge d'importantes communautés haïtienne et d'Afrique subsaharienne.

Identité et culture

Difficile d'évaluer précisément le nombre de pratiquants, les études sur le sujet étant rares puisqu'en France la pratique d'un culte n'est pas recensée dans les bases de données. Le vaudou se distingue des autres religions par son impact fort sur la communauté, le contact direct avec le sacré par la possession et l'application pratique de ses rituels pour résoudre les problèmes quotidiens.

Il est pour de nombreux adeptes (les vaudouistes ou vaudouisants) une source de force et une partie intégrante de leur identité et de leur culture. Force sociale pour les communautés qui la pratiquent, même si celle-ci a longtemps dû rester clandestine. Les pouvoirs en place ne la considèrent pas d'un bon œil, craignant que les vaudouistes imposent leur culte comme une religion puissante. Ainsi, les vaudouisants haïtiens se sont longtemps dits catholiques, se retranchant derrière les saints, communs à la religion catholique et aux pratiques vaudoues.

Karine, mambo

Née d'un père haïtien et d'une mère dominicaine, Karine Luménide est arrivée en France en 2003, d'abord en Martinique, puis à Paris en 2026, où elle gère une boutique d'objets religieux dans laquelle toutes les religions sont représentées.

Elle officie, en parallèle, en tant que « mambo » : ce terme désigne les femmes « prêtresses » vaudou, les hommes officiant eux sous le titre de « houngan ». *« Deux types de houngans ou mambos peuvent exister,* nous explique-t-elle. *Ceux qui sont des appelés ou des élus, donc qui naissent avec le don d'houngan et de mambo, et ceux qui sont initiés à l'issue d'un apprentissage. Le houngan ou le mambo est un messager entre les hommes et les esprits de la nature. »* Les messages sont délivrés lors de cérémonies, qui peuvent être festives et au cours desquelles les participants dansent et donnent à manger à un esprit. Parfois, elles sont plus empreintes de solennité, comme la cérémonie du Grand Chemin lors de laquelle sont conviés les « guédés » : les esprits des morts.

Née avec le don, Karine souhaite nous faire prendre conscience de *« l'importance sociale de la pratique »* au sein de la vie quotidienne des adeptes. Elle en illustre la vitalité en plongeant au cœur du 18e, en particulier dans les quartiers emblématiques de la Goutte d'Or et de Château Rouge. Pour elle, *« tous les Haïtiens sont vaudouisants par naissance, y compris ceux qui ont rejoint Paris et notre arrondissement ».*

Le vaudou est aujourd'hui largement reconnu, un travail important de conscientisation, de démocratisation a porté ses fruits. Ainsi Karine, pour qui le vaudou est un mode de vie, partage une anecdote : un Français, rempli de doutes sur le vaudou et son efficacité, la rencontre il y a plusieurs années en Martinique pour une leçon (c'est-à-dire une visite). *« Il a été si agréablement surpris qu'il est devenu un adepte et me consulte encore aujourd'hui régulièrement au moment de prendre des décisions impliquantes »*, confie-t-elle. Et Karine d'ajouter : *« Aujourd'hui, les gens sont plus ouverts, vivent avec moins d'a priori, donc les vaudouisants n'ont plus honte, au contraire ils sont fiers de partager leur pratique. »* ● JEAN-MARIE PÉTESCH

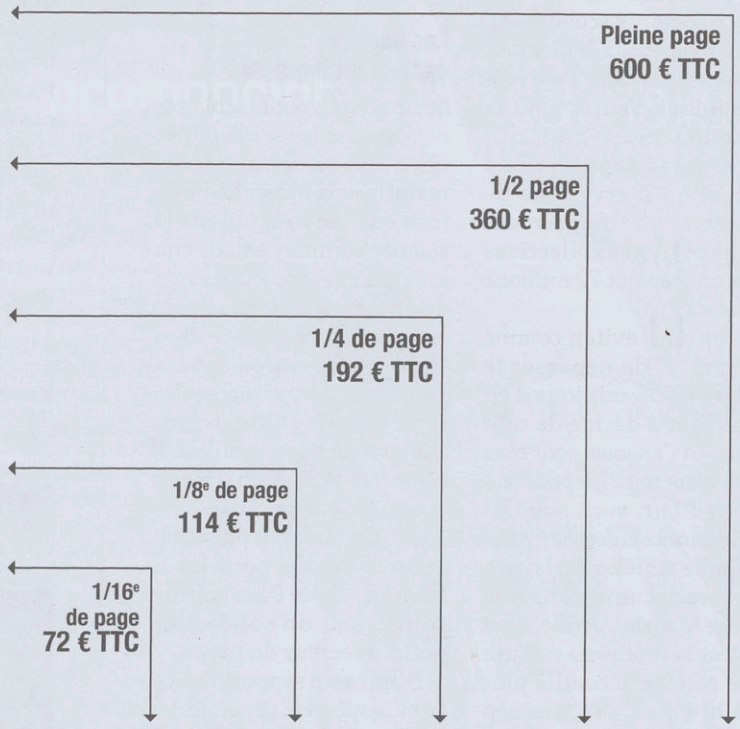
Petite histoire du vaudou

Le vaudou est né de la rencontre des cultes traditionnels des dieux yorubas et des divinités akans – Aja, Fon et Ewe – lors de la création puis l'expansion du royaume Fon d'Abomey aux XVIIe et XVIIIe siècles. À partir du XVIIe siècle, les hommes capturés, réduits en esclavage, originaires de cette région d'Afrique (l'actuel Bénin) répandirent le culte vaudou aux Caraïbes et en Amérique. Aujourd'hui, le vaudou se retrouve donc à Cuba, en Haïti, au Brésil ou encore aux États-Unis (notamment en Louisiane). Il s'est aussi répandu en Afrique du Nord, où il se retrouve sous différentes formes, dont la plus connue est le Gnawa au Maroc mélangé au folklore religieux berbéro-musulman. ● J-M.P.

VOTRE PUB dans le 18e du mois

Contact : publicite18edumois@gmail.com

Pour une publicité en niveau de gris prête à être imprimée (PDF ou JPG à 300 dpi)



TARIF DES PETITES ANNONCES

Gratuites pour les associations abonnées jusqu'à 240 signes (si l'association est abonnée sous le nom du président, prière de nous le signaler).

Pour les autres annonceurs : 15 € jusqu'à 240 signes. Au-delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires.

LE FLEURON FRANÇAIS DE L'IA CHOISIT LE 18E

L'entreprise française Mistral AI, qui rivalise avec les géants américains, va s'installer rue des Poissonniers. Avant son déménagement, on a échangé avec son robot conversationnel.

Nous en parlions le mois dernier, l'immense immeuble Belvédère Marcadet a ouvert ses portes en juin. Et en plus d'héberger la mosaïque monumentale de Maurice Calka et Katarzyna Lavocat *(voir n° 341)*, il accueillera début 2026 le siège de Mistral AI, fleuron français de l'intelligence artificielle. La start-up fondée en 2023, valorisée aujourd'hui à 14 milliards d'euros, devrait occuper 20 000 m² sur les 32 000 m² de bureaux présents aux 92-104 rue des Poissonniers. Cofondée par Arthur Mensch, Guillaume Lample et Timothée Lacroix, elle est spécialisée dans l'intelligence artificielle (IA) générative, un type de système d'IA capable de générer du texte, des images, des vidéos ou d'autres médias, en réponse à des requêtes faites par les utilisateurs.

Un partenariat avec l'AFP

Très soutenu par les pouvoirs publics, qui ont fait de l'IA un enjeu majeur depuis sa popularisation récente, Mistral AI s'est surtout fait connaître le 26 février 2024. Ce jour-là, la start-up française dévoile « Le Chat », un robot conversationnel qui n'a rien à envier à celui de l'Américain Open AI : ChatGPT.

Au départ, cet outil n'était accessible qu'aux entreprises, dans le but de *« révolutionner leur communication et leur efficacité opérationnelle »*. Mais depuis janvier 2025, il est accessible au grand public, sur ordinateur ou sur mobile, via différents abonnements. Le même mois, la start-up officialise un accord avec l'Agence France Presse. Il l'autorise à utiliser toutes les dépêches de l'AFP publiées depuis 1983 – soit 38 millions de dépêches à la signature du contrat – mais uniquement pour répondre aux requêtes des utilisateurs, et non pas pour entraîner « Le Chat ».

Avec son déménagement début 2026 dans le 18e, « Le Chat » nous indique – en se basant sur des articles de presse sourcés – que Mistral AI *« souhaite renforcer son ancrage parisien et accueillir jusqu'à un millier de collaborateurs dans ses nouveaux locaux de la rue des Poissonniers »*. Un fait notable pour notre arrondissement, surtout à l'heure où l'utilisation de l'IA suscite de nombreux débats, notamment en ce qui concerne la transparence, la souveraineté numérique, l'écologie et la démocratie. Autant de valeurs défendues par Mistral AI, qui a signé des partenariats avec l'armateur CMA CGM, la SNCF, Veolia, ou Total Energies.

Une IA plus éthique ?

Interrogé sur la cohérence entre les valeurs affichées par l'entreprise et les partenariats industriels qu'elle noue, « Le Chat » nous a répondu que *« L'entreprise justifie ces collaborations par la nécessité de transformer de l'intérieur des secteurs polluants ou peu transparents, en leur proposant des outils pour réduire leur impact environnemental et améliorer leur gouvernance. Par exemple, avec TotalEnergies, Mistral AI met en avant la volonté de baisser l'empreinte environnementale et d'améliorer l'expérience client, tout en développant des solutions d'IA respectueuses des normes européennes. »* ●

MAXIME RENAUDET

MISTINGUETT CHASSE PRÉVERT ET VIAN

Le Moulin Rouge souhaite récupérer les appartements des deux écrivains, dont il est le propriétaire. Mais leurs successeurs ne l'entendent pas de cette oreille.

Le célèbre cabaret montmartrois souhaite réhabiliter et réinvestir la salle historique où s'est longtemps produite la légendaire Mistinguett, danseuse, chanteuse et actrice française dans les années folles. Un défi à *« plusieurs dizaines de millions d'euros »* et qui *« s'étendra sur plusieurs années d'ici 2030 »* a annoncé Jean-Victor Clerico, le directeur général du Moulin Rouge, à l'Agence France Presse.

Problème, pour mener à bien ce projet, le célèbre cabaret parisien doit récupérer un appartement contigu situé au 6 bis cité Véron. Un logement dans lequel a vécu l'écrivain Jacques Prévert de 1954 à sa mort en 1977, et où des visites exceptionnelles sont organisées – sur rendez-vous – pour des écoles, des associations ou des groupes. Voilà pourquoi, d'après un article du *Monde* en date du 24 octobre, la direction du Moulin Rouge, propriétaire de l'appartement, a décidé de résilier son bail via un courrier adressé par un huissier de justice.

Plumassiers vs hommes de plume

Toujours d'après *Le Monde*, l'ancien appartement de Boris Vian, visible sur demande, est lui aussi menacé de disparition puisqu'il possède une grande terrasse que Vian et Prévert, voisins de palier, partageaient. *« On ne veut pas brusquer les choses,* a expliqué *Jean-Victor Clérico au quotidien. Nous ne sommes pas dans une logique dévastatrice, on veut laisser aux successions Prévert et Vian le temps de se retourner. »*

Si Éric Lejoindre, maire du 18e, assure au Monde avoir *« bon espoir qu'on arrivera à les faire dialoguer »*, Eugénie Bachelot-Prévert, seule héritière du poète, se désole de cette situation. *« Je comprends qu'on veuille mettre en valeur les plumassiers du cabaret,* a-t-elle confié. *Mais il ne faut pas oublier les deux hommes de plume qui ont vécu au-dessus. »* À bon entendeur. ● M.R.



L'Entrée de la Cité Véron

Mbzt

SAMEDI 15 NOVEMBRE

Luttes
Documentaire *Chers camarades*, dans lequel Gérard Vidal retrace l'histoire des luttes de l'usine Chausson à Gennevilliers. De 15 h à 17 h 30 à la bibliothèque de la Goutte d'Or. Inscription à la bibliothèque.

Migrant'scène
Festival Migrant'scène par La Cimade : conte, échange, repas et concert pour célébrer l'hospitalité et la solidarité. De 18h à 23h au Shakirail, 72 rue Riquet. Entrée à prix libre.

MARDI 18 NOVEMBRE

Chanter et danser
Sur des airs de comédies musicales avec les chœur et orchestre de la Sorbonne à 19 h à l'auditorium du Centre Clignancourt, 2 rue Francis de Croisset. Gratuit sur inscription sur cosu.sorbonne-universite.fr

DU 19 AU 21 NOVEMBRE

Musiques actuelles
Festival Ici Demain qui met en avant une nouvelle vague d'artistes aux horizons variés. Au FGO-Barbara, 1 rue Fleury, de 19 h 30 à 23 h 30. Réservations : fgo-barbara.fr

SAMEDI 22 NOVEMBRE

Concert-spectacle
Accompagné de ses 48 instruments, le musicien Nicolas Bras propose un spectacle hybride entre conférence, performance et concert. De 18 h 15 à 20 h 15 à la bibliothèque Jacqueline de Romilly, 16 avenue de la orte Montmartre. Gratuit, sur réservation : billetweb.fr

JEUDI 27 NOVEMBRE

Peine de mort
Projection du film *Serge Atlaoui, condamné* à la Maison de la conversation à 18 h 30.

MERCREDI 5 NOVEMBRE

Expulsion

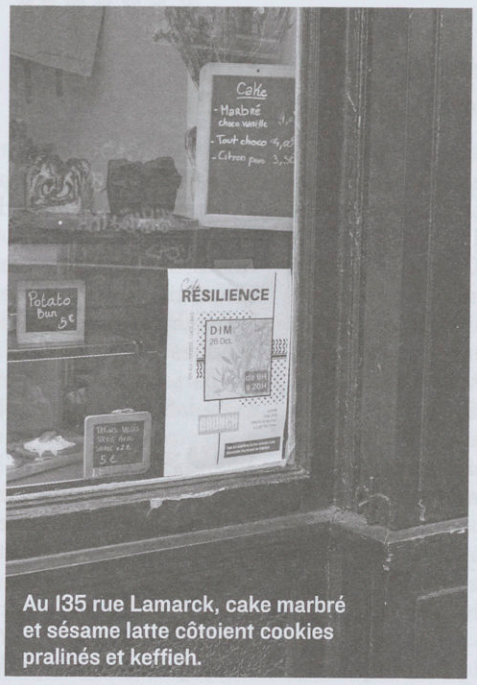
Des habitants appellent à créer un collectif pour soutenir les résidents de l'hôtel des Trois Frères (14 rue Léon), menacés d'expulsion après un changement de propriétaire. Certains vivent sur place depuis des décennies. Rendez-vous à 19 h au Poulpe, 4bis rue d'Oran.

RÉSILIENCE : C'EST FORT DE CAFÉ

Six mois après son ouverture, le coffee shop Résilience remplit sa mission initiale : proposer aux clients une bonne dose de plaisir sucré, caféiné et… militant.



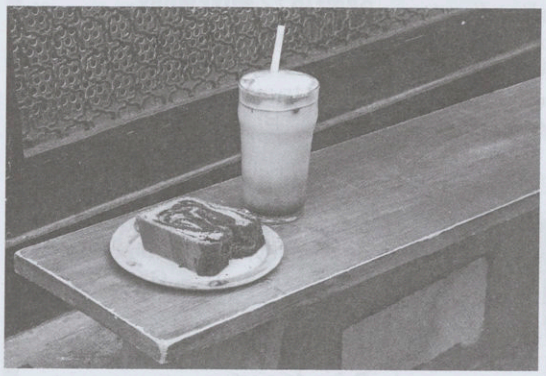
Avec Résilience, Djilani a voulu créer un lieu de vie de quartier.



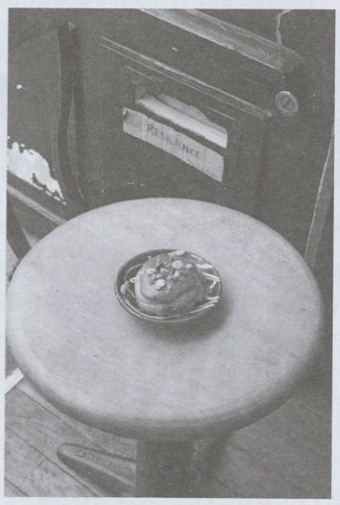
Au 135 rue Lamarck, cake marbré et sésame latte côtoient cookies pralinés et keffieh.



Tout sourire, Paul et Noor vous attendent derrière le comptoir.









Julia Velázquez Charro x7

Il y a des règles qui sont faites pour être dépassées : pourquoi n'être que coach de boxe quand on peut vendre des financiers aux fruits de la passion ? Et pourquoi agrémenter des cookies de pépites de chocolat quand on peut les garnir d'un insert, saveur lutte contre les oppressions ? La première devanture est noire, la seconde est rouge vif. Les feuilles des oliviers de la terrasse sont vertes quand elles ne sont pas argentées. C'est comme si Djilani Hamadi et ses sœurs avaient rendu explicite ce qui était déjà limpide. Quand il ne donne pas des cours de muay thaï (1) dans la salle dirigée par Jean-Charles Skarbowsky *(voir n° 325)*, Djilani gère Résilience, un coffee shop ouvert en avril dernier. « *J'ai découvert le concept il y a dix ans en Thaïlande,* explique-t-il. *C'était une nouvelle façon de manger : de bonnes choses dans une bonne ambiance* ». Installé en Thaïlande, où il participait à des compétitions de muay thaï, il rentre en France pour enseigner son art puis ouvrir Résilience. Le café par la boxe, la boucle est bouclée.

La justice comme boussole

Si le nom de ce coffee shop est inattendu, il n'est pas du tout anodin puisqu'il fait référence à la résilience « *du peuple palestinien depuis 1948 et ces deux dernières années de génocide* ». Tout de suite sur la gauche en entrant, un keffieh rapporté de Cisjordanie est posé à côté du livre de photos *Gaza I Spy*. « *Je voulais ouvrir un coffee shop, mais je ne me voyais pas cacher ce que je ressens, juste parce que j'ouvrais un commerce* », résume Djilani. Engagé et résistant, c'est comme cela que Djilani se qualifie dans la lutte contre la politique du deux poids, deux mesures : « *Je n'ai pas à avoir peur de faire quelque chose de juste. Au final, l'engagement pour la Palestine c'est un engagement pour tout le monde, contre l'oppression en général* ».

Militant et fait-maison

La Thaïlande a marqué Djilani : « *Là-bas des gens de religions et orientations sexuelles différentes marchent ensemble et c'est ce que l'on retrouve au café* ». C'est donc dans une démarche globale que la carte s'est construite.

Les fruits et légumes des tartes figues scamorza et autres cookies framboises viennent principalement d'un primeur engagé du 17e ; le café est sélectionné dans une brûlerie de Montmartre par celui qui, à Bangkok, préférait les chocolats chauds. « *On essaie de travailler avec des valeurs, même si on ne peut pas être parfait* » analyse Djilani. Des fonds de tarte aux sirops et divers beurres (sésame noir, pistaches…), tout est fait maison.

Ce qui importe aussi, c'est que le coffee shop soit un lieu de vie de quartier. Le 26 octobre dernier, Djilani y organisait un événement dont les bénéfices du café et des artistes présents (dessins, bijoux, friperie…) vont être reversés à une ONG.

Les dimanches sont aussi l'occasion de siroter un mokacahuète tout en dénichant les pièces d'une friperie en résidence hebdomadaire. Pour la suite, le boxeur – qui a fini par apprécier le café – projette un coin épicerie et la mise en place de cafés suspendus.

En tout cas, « *c'est un kiff. Peut-être que ça ne va pas marcher mais InshaAllah ça passe, comme depuis le début* ». ●

LÉA SOURRIBES

Résilience, 135 rue Lamarck (M° Guy Môquet ou Lamarck-Caulaincourt), du lundi au vendredi (9 h-19 h) et du samedi au dimanche (8 h 30 - 18 h 30).

(1) Le muay thaï (ou boxe thaï) est un art martial complet qui met l'accent sur le mental et qui donne le droit d'utiliser les poings, les coudes, les tibias et les genoux.

« LES NANAS » ENVAHISSENT LA RUE LETORT

Fin septembre, une centaine de plots du bas de la rue Letort ont été habillés de façon artistique par des habitants et des enfants. À la manœuvre, une jeune association : Coclico18.

Depuis quelque temps, la porte de Clignancourt n'est pas en grande forme : fermeture du kiosque à journaux, vols à la tire, ventes illégales de cigarettes et autres produits. Plutôt que de se lamenter, une poignée d'habitants du bas de la rue Letort – qui avaient sympathisé au moment du Covid – ont décidé de se prendre en main pour « *faire des projets positifs* », selon l'expression de l'une de ses animatrices, Sarah Khazindar.

Pour retrouver quiétude et convivialité, le Collectif des habitants du bas Letort a convaincu la municipalité d'élargir les trottoirs en limitant au maximum le stationnement automobile. Cela a permis d'installer des bacs solides fournis par la Ville avec des plantes adaptées à l'urbanité. Des actions ont été menées également à l'angle de la rue Letort et de la place pour que la terrasse du bar-tabac ne soit pas seulement peuplée d'hommes.

Mais pas question d'en rester là ! L'objectif reste le même : améliorer le cadre de vie à proximité d'une porte de Clignancourt peu hospitalière. Une association est constituée début 2025 pour rassembler tous les habitants du secteur, outre ceux du bas Letort. Son nom ? Coclico18 pour « collectif Clignancourt collaboratif ».

Niki à Clicli

L'optique proposée par cette nouvelle association est de « *développer un projet artistique et ludique sur l'espace urbain, permettant de développer du lien social* », explique Sarah, graphiste de métier. L'idée



retenue est toute simple : peindre la bonne centaine de potelets qui ont été installés après le rétrécissement de la chaussée entre la porte de Clignancourt et la rue Championnet.

« *Nous nous sommes rapprochés du street artist Le Cyklop qui s'est spécialisé dans ce registre. Nous avons choisi de nous inspirer des thématiques et de l'univers visuel de Niki de Saint-Phalle en mettant des symboles féminins dans un univers très masculin. Le projet s'appelle Les Nanas* », précise Sarah. Le coût du projet (matériel plus travail de l'artiste) est estimé à 1 700 €. Coclico 18 a présenté avant l'été un projet devant le conseil de quartier et, avec au moins 80 votes favorables, l'association a décroché une subvention de 1 000 € (le maximum qui peut être accordé dans ce cadre). Le reste a été apporté par les membres de l'association qui n'ont pas hésité à mettre la main au portefeuille.

Un festival de couleurs

Le week-end des 27 et 28 septembre a été le moment choisi pour passer à l'action. Le samedi et le dimanche matin, les adultes ont poncé les plots et peint avec des pochoirs. Et l'après-midi, les enfants sont intervenus. « *Nous avions informé les écoles de ce projet,* raconte Sarah. *Nous avons vu arriver plus de 70 enfants qui ont collé des dessins sur les plots entourant le square. C'était vraiment exceptionnel. Nous avons eu également quelques commerçants qui se sont occupé des plots devant leur boutique.* »

Le résultat est assez spectaculaire, avec un festival de couleurs vives et de formes originales qui habillent autrement ce bout de rue qui a bien changé en quelques années. « *Les retours sont très positifs. C'est génial, nous disent les habitants* », assure Sarah avec un grand sourire.

Nicolas, le patron du bar-restaurant Les initiés, situé au 84 rue championnet, confirme : « *Les gens en parlent beaucoup aux terrasses. Certaines tensions s'apaisent. On a envie que cela continue.* » ●

NOËL BOUTTIER





DR

Aux côtés du street-artiste Le Cyklop, les habitants du quartier se sont réappropriés l'espace public de manière originale.

PLATS DE FÊTE

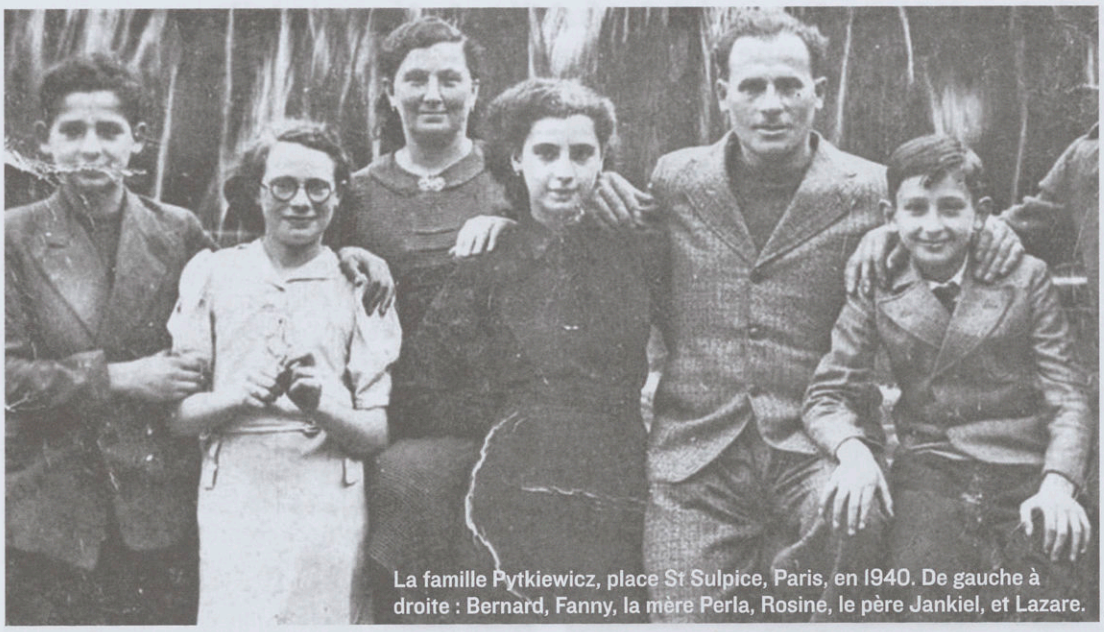
Une recette de plat de fête fétiche à partager ? Et si vous veniez le préparer pour 50 personnes lors d'un grand banquet ?

C'est la quatrième saison de cette belle idée organisée par l'association 4C-Quartier libre, cantine partagée au 9 rue Charbonnière. Et comme les années précédentes, tout le monde est attendu le 14 décembre à la salle Saint-Bruno pour découvrir les trois recettes proposées par les habitants.

Pour participer, des bulletins sont disponibles au local de 4C Quartier Libre et dans plusieurs locaux associatifs du quartier. Un tirage se tiendra le 26 novembre à FGO-Barbara et trois plats, deux de viande et un végétarien seront sélectionnés. Si le nombre de convives vous effraie un peu, pas de panique, Quartier libre est là pour vous épauler. Hélène Tavera, animatrice du lieu explique : « *L'association fournit les ingrédients, chacun peut constituer sa brigade et venir accompagné mais sinon, les bénévoles de 4C sont là pour aider les cuisiniers autant pour les seconder que pour déterminer les bonnes quantités pour tant de monde.* » Les années précédentes, l'événement avait rassemblé plus de 100 personnes. ●

STÉPHANE BARDINET

LES ROIS DE L'ÉVASION MIS À L'HONNEUR



La famille Pytkiewicz, place St Sulpice, Paris, en 1940. De gauche à droite : Bernard, Fanny, la mère Perla, Rosine, le père Jankiel, et Lazare. DR

Une plaque commémorative va être dévoilée pour honorer la mémoire de deux membres d'une famille de résistants.

Le mardi 4 novembre, à 10 h 45, Rosine et Bernard Pytkiewicz, résistants décédés respectivement en 2004 et 2020, seront mis à l'honneur au 103 de la rue Clignancourt, là où ils ont vécu avec leurs parents et leurs deux frères et sœurs. Nés en Pologne, ils débarquent à Paris avec leur mère en 1926, rejoignant le patriarche, d'abord mineur dans le nord de la France puis brocanteur dans la capitale. Ils vivent dans un premier temps à l'hôtel, puis rue des Canettes (6e), avant de s'installer dans le 18e, dans un de ces quartiers lotis à la chaîne pour héberger des familles défavorisées.

En 1940, alors que la Wehrmacht entre dans la capitale et que l'exode fait rage, la famille Pytkiewicz reste dans son petit appartement de la rue de Clignancourt. Bernard et Rosine commencent même à distribuer des tracts – comme celui appelant à la manifestation des étudiants le 11 novembre 1940 – et de petits journaux, tandis qu'à la maison, l'ensemble de la famille participe à des activités de propagande anti-allemande. Dénoncés, Rosine et Bernard sont arrêtés au domicile familial en mai 1942. Internée à la prison de la Santé, Rosine est condamnée à 10 ans de travaux forcés pour « *aide et intelligence avec l'ennemi* », tandis que Bernard est condamné à la prison à vie par le tribunal militaire allemand. Ils sont alors déportés en Allemagne.

Rosine, Bernard et Petit Louis

Résistants, les Pytkiewicz sont aussi les rois de l'évasion. Envoyée à la frontière germano-néerlandaise, Rosine réussit à s'évader au cours d'un transfert en janvier 1945. Avant de rentrer quatre mois plus tard à Paris, où elle apprend que ses parents et sa sœur ont été arrêtés en juillet 1942 dans la rafle du Vel d'Hiv et assassinés à Auschwitz. Lazare, le petit dernier de la fratrie est le seul rescapé. Né à Paris, tout juste âgé de 14 ans, il réussit à s'enfuir du vélodrome.

Par la suite, l'adolescent devient agent de liaison pour les groupes francs des Mouvements unis de la Résistance (MUR), sous le nom de code de Petit Louis. Lazare est de nouveau arrêté en 1943 par la Gestapo. Mais un an plus tard, à la gare de Lyon, il parvient encore à se faire la malle. Une histoire folle narrée dans l'excellent podcast de Radio France, « Lazare Pytkiewicz, la mort aux trousses », et qui lui vaudra d'être décoré Compagnon de la Libération.

Après la Libération, Lazare retrouvera Rosine et Bernard. Cette dernière épousera par la suite Samuel Radzinski, militant de la sous-section juive du Parti communiste qui... s'était évadé, lui, d'Auschwitz. Bernard sera fait chevalier de la Légion d'honneur en 2017. ● WILLIAM EVEN

HOMMAGE À DJEVANN

L'impensable est arrivé avec le décès d'un jeune footballeur de 13 ans, alors qu'il disputait un match sous les couleurs de l'Académie Football Paris 18.

Samedi 4 octobre 2025 restera un des jours les plus tristes de l'histoire du sport dans le 18e arrondissement. Aligné en U14 avec l'AFP18, le jeune Djevann Alvarade a été victime d'un grave malaise cardiaque au Centre Sportif des Poissonniers. Pris en charge à l'hôpital Necker, le personnel médical n'a pas pu empêcher le départ de ce jeune champion. Pour une famille ou une association sportive, rien ne peut nous préparer à vivre un tel moment.

Aller au bout de ses rêves

Djevann Alvarade était un élève de quatrième au collège Daniel Mayer. Que ce soit dans son collège, son club ou sa famille, il était décrit comme un garçon gentil, souriant, doté d'un bon sens de l'humour et performant à l'école comme sur les terrains de foot. Depuis des années, le jeune garçon voulait jouer au foot et retenons qu'il a réalisé son rêve en disputant un seul match officiel au début de son adolescence.

À la suite de ce décès brutal, son club – créé en 2015 dans le quartier de la Porte d'Aubervilliers – a publié un communiqué émouvant : « *Aujourd'hui, nos cœurs sont brisés, AFP18 pleure la perte de notre cher Djevann, un fils, un frère, un coéquipier. Sa joie, son énergie et son sourire resteront à jamais gravés dans nos mémoires. À sa famille, ses proches et ses coéquipiers nous partageons votre peine et vous adressons tout notre soutien. Restons forts, ensemble pour honorer sa mémoire* ».

Soutiens parisiens

Après la mise en place d'une cagnotte collaborative afin de soutenir la famille dans l'organisation des obsèques, un moment émouvant de recueillement a eu lieu le samedi 11 octobre au stade la fillette bis. Avec la présence du District parisien de football, la Mairie du 18e et les familles du quartier. Outre le fait qu'une minute de silence ait été observée avant le coup d'envoi de toutes les rencontres départementales du District 75, l'idée d'une plaque commémorative a été évoquée. Espérons qu'elle pourra se faire au-delà des clivages politiques. ●

VIVIEN BOYIBANGA



Amis et famille étaient présents le 11 octobre pour rendre hommage au joueur de l'AFP18. Vivien Boyibanga

UN ILÔT VERT POUR TOUS ?

Le petit espace de 884 m², ancien terrain de jeu du Clap, est devenu le Jardin Junot.









Thierry Nectoux x4

« *Trop cool, trop contents !* » Clément, nouvellement installé à proximité et Héloïse se promènent, les yeux grands ouverts, dans le Jardin Junot. Ils annoncent que c'est seulement la première fois, une sorte de repérage. Leur regard va des longues tables en bois où chacun peut venir pique-niquer ou goûter, aux couloirs de pétanque qui ont été l'objet d'âpres discussions et combats au cours des dernières années. Et ce n'est pas fini !

On se souvient que ce qu'il est convenu d'appeler désormais le Jardin Junot, a été pendant une cinquantaine d'années occupé par le Clap, le fameux Club Lepic Abbesses de pétanque qui y avait aussi installé une guinguette. Le Clap en a été expulsé manu militari au printemps : la Ville de Paris, à qui appartient le terrain, avait choisi de lancer un appel à manifestation d'intérêt qui a été remporté par le Jardin Junot, une émanation de l'Hôtel particulier Montmartre, établissement de luxe situé juste à côté. De quoi échauffer les esprits du landerneau montmartrois qui attend encore les conclusions des derniers recours déposés par plusieurs associations de la Butte.

Une mini-ferme

Ouvert discrètement au printemps, le lieu a fait sa mue. « *Jardin public participatif, avec mise à disposition des espaces à tous ceux qui veulent l'animer* », c'est Arina, chargée de la programmation depuis peu qui le définit.

En cette matinée ensoleillée, il accueille aussi Fiorenza et Giovanni, un couple d'Italiens « *qui habitaient ici avant et sont de passage dans le quartier* ». Ils s'extasient sur deux grosses poules de Bresse – sauvées de la marmite - qui déambulent dignement. Plus loin, dans un enclos, deux lapins rongent tout ce qui se présente. Bientôt deux chèvres naines devraient rejoindre la mini-ferme selon Oscar Comtet, directeur de l'Hôtel particulier qui a porté le projet : « *C'est l'originalité du lieu, offrir un espace commun aux animaux et aux enfants, ce qui est impossible dans un square* ». Dans un coin, un hôtel à insectes, un compost et une micro plate-bande de légumes complètent le tableau.

Sur les tables, Irina imagine des ateliers plutôt créatifs et assure que le lieu accueille des enfants de la maternelle de la rue du Mont-Cenis, qu'une autre école va venir travailler sur le changement des saisons et que le centre de loisirs de l'école Lepic fréquente le jardin. Pour l'instant le site annonce des ateliers de bien-être et il est fermé lorsqu'il y a des enfants en nombre, au-delà de 60.

Sésame, ouvre toi !

Mais évidemment, le lieu n'échappe pas à son histoire et ce sont les sept terrains de boules – quatre en haut et trois en bas – qui ont le plus de succès. Pour jouer : venir avec ses boules ou en emprunter sur place. Et pour entrer : presser la sonnette de l'Hôtel particulier qui ouvre le passage et ensuite pousser la porte du jardin.

Quand même pas très simple ! La raison avancée est que les voisins, vent debout contre ce jardin, empêchent l'accès du public parce que la voie empruntée pour arriver à la porte est privée. « *L'affichage et l'interphone sont bloqués par la copropriété* » selon le directeur.

Un bel imbroglio qui rend l'accès digne d'un jeu de piste pour initiés ou avertis, heureux de découvrir un peu de nature en ville. ● DANIELLE FOURNIER

Jardin Junot, passage de la Sorcière, 23 avenue Junot (M° Lamarck-Caulaincourt), ouvert de 9 h à 18 h du lundi au dimanche.

CE JOURNAL NE PEUT VIVRE QUE GRÂCE À SES LECTEURS ET LECTRICES.
POUR QUE LE 18E DU MOIS CONTINUE, SOUTENEZ-NOUS EN VOUS ABONNANT OU EN FAISANT UN DON.

ABONNEZ-VOUS AU 18E DU MOIS !

Abonnement au mensuel Le 18e du mois

- ○ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : ..... 18€
- ○ Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) : ..... 31 €
- ○ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : ..... 59 €
- ○ Abonnement d'un an à l'étranger : ..... 40 €

Adhésion à l'association des Amis du 18e du mois

- ○ J'adhère pour 1 an : ..... 20 €
- ○ J'adhère pour 2 ans : ..... 40 €
- ○ Je soutiens l'association : ..... 80 €

(comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois » 13, rue des Amiraux 75018 Paris ou en ligne sur notre site internet.

Nom : .....

Pénom : ..... **Adresse :** .....

.....

E-mail : .....

SI VOUS SOUHAITEZ RECEVOIR UNE FACTURE, VEUILLEZ COCHER LA CASE CI-APRÈS : ○

Adresse : Les Amis du 18e du mois 13 rue des Amiraux 75018 Paris

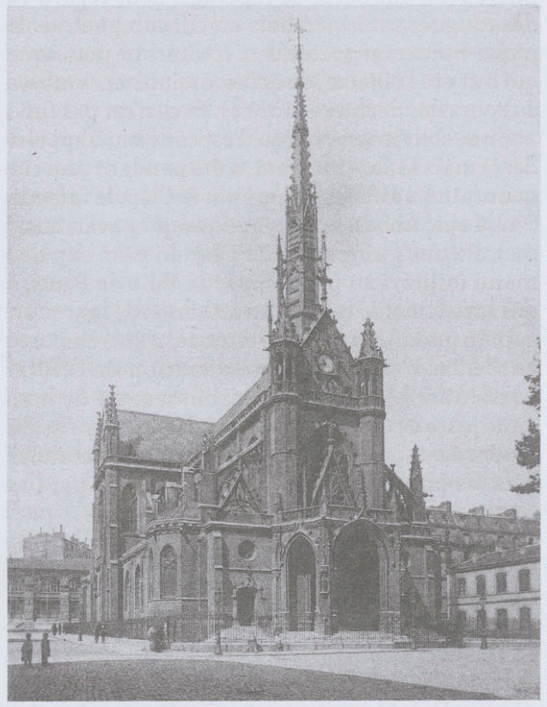
E-mail : 18dumois@gmail.com

Site : http://18dumois.info

LE QUARTIER « COLONIAL » AUTOUR DU MARCHÉ DE LA CHAPELLE

Interrogés par quelques lecteurs curieux de connaître l'origine des noms de certaines rues de ce quartier, nous avions demandé, il y a quelques années, à Marcel Dorigny (1), historien et universitaire, spécialiste de l'histoire de l'esclavage, habitant du quartier, de nous éclairer sur cette énigme.





Auteurs inconnus - Domaine publique via Wikimedia Commons x3

Pourquoi ces rues du Canada, de la Martinique, de la Guadeloupe autour du marché de L'Olive (ou de l'olive, l'initiale a son importance politique et historique) ? Ce nouveau quartier, créé par le recul des limites municipales de Paris qui passait ainsi de 12 à 20 arrondissements, a été loti après 1860. Auparavant, le site faisait partie de la commune de La Chapelle. Le quadrilatère formé par les actuelles rue Riquet, rue de Torcy, rue de La Chapelle et à l'est, la rue Pajol, était occupé en grande partie par le marché aux bestiaux de La Chapelle, détruit en 1863.

L'architecte Auguste-Joseph Magne, qui a construit entre 1858 et 1861 l'église Saint-Bernard de La Chapelle, dans le quartier de la Goutte d'Or, a ensuite réalisé entre 1883 et 1885 le marché couvert de La Chapelle. Autour, les rues portent des noms qui évoquent les « vieilles colonies » françaises d'Amérique, à l'exception de la Guyane qui se verra dotée d'un boulevard dans le 12e en 1962 seulement et de la République d'Haïti, l'ancienne Saint-Domingue française, grande absente de la toponymie parisienne.



Collections du château de Versailles - Domaine publique via Wikimedia Commons

Pourquoi une rue de L'Olive ?

La rue de la Martinique, la rue de la Guadeloupe, la rue de la Louisiane, la rue du Canada ont été baptisées en 1877. Toutes ces rues enserrent l'actuel marché couvert.

La rue L'Olive, ancienne rue du Marché qui conduisait au marché aux bestiaux, a été baptisée en 1875. Seul l'accès au dossier d'archives permettrait de connaître les raisons qui ont amené les élus des années 1875-77 à consacrer ce quartier alors nouveau aux colonies d'Amérique, dont deux n'étaient plus terres françaises depuis longtemps : le Canada devenu britannique en 1763 et la Louisiane qui après avoir été espagnole de 1763 à 1801, a été rétrocédée à la France et finalement vendue aux États-Unis en 1803 par Bonaparte.

Le nom de la rue L'Olive a donc précédé l'inauguration des autres rues. Ce nom, peu connu au-

En Haut : Marché couvert de la Chapelle aux alentours de 1900, tout comme l'église St-Bernard de la Chapelle à droite.

En bas, huile sur toile entre 1839 et 1845 de Théodore Gudin. La fondation de la colonie de la Martinique par les Français en 1635 (Pierre Belain d'Esnambuc).

À droite, rue de l'Olive en 1900.



jourd'hui, renvoyait à l'histoire de la prise de possession par la France des deux îles qui sont aujourd'hui des départements d'outre-mer, la Guadeloupe et la Martinique.

Il s'agit en effet du sieur Charles Liénard de L'Olive, envoyé en 1634 par la Compagnie des isles d'Amérique à Saint-Christophe comme lieutenangénéral de Pierre Belain d'Esnambuc ; l'île était alors partagée entre Français et Anglais. Depuis Saint-Christophe, L'Olive envoya de sa propre autorité un détachement aux îles de la Dominique, de la Guadeloupe et de la Martinique. Renseignements pris, il opta pour la prise de possession de la Guadeloupe et un voyage en France fut aussitôt mis sur pied pour obtenir l'accord de la Compagnie : le 14 février 1635, L'Olive signait un contrat lui donnant mission de s'emparer de la Guadeloupe, puis des deux autres îles si possible. Il prit Jean du Plessis pour associé. En cas de succès, les deux hommes recevraient le commandement des îles pour dix ans ainsi que 10 % des revenus à venir de la mise en valeur des îles, à charge pour eux d'y faire venir des habitants, exclusivement catholiques, avec autant de femmes qu'il sera possible.

Mission Guadeloupe et Martinique

L'expédition quitta Dieppe le 25 mai 1635, arriva à la Martinique le 25 juin suivant. L'île n'était alors « *habitée que par des sauvages* », selon le récit de Jean-Baptiste Dutertre : les « conquérants » français firent planter la croix et les armes du roi de France. L'expédition se dirigea ensuite sur la Guadeloupe, jugée moins montagneuse. Ils y arrivèrent le 28 juin. La même cérémonie de prise de possession fut organisée. Malgré de nombreuses difficultés, notamment famines et maladies, les deux îles entraient alors durablement dans le domaine de la France et cela sans véritable plan du pouvoir royal, qui laissa faire la Compagnie et ses aventuriers, en l'occurrence L'Olive et du Plessis. L'Olive, en tant qu'initiateur du projet et signataire du contrat a été le véritable chef de l'expédition et à ce titre il peut être considéré comme le premier « administrateur » français des deux futures colonies, actuels DOM. Le 2 décembre 1637, L'Olive reçut de la Compagnie le titre de « gouverneur de la Guadeloupe ». L'année suivante, ce fut la Martinique qui fut colonisée et mise en valeur sous l'autorité de Pierre d'Esnambuc. Il mourut à Saint-Christophe à la fin de 1636.

Esclavage et résistance

Notons qu'au moment de cette prise de possession, le peuplement devait se faire par des engagés français. Il n'était pas question d'importer des esclaves africains, alors que cette pratique était déjà courante dans les colonies espagnoles et même anglaises. Quant à la population amérindienne, dite alors sauvage, elle disparut de ces deux îles en une seule génération. Il fallait donc repeupler une terre que l'on avait dépeuplée.

> « L'objectif était explicitement de mettre sous les yeux des Parisiens l'ancienneté de la colonisation française. »

Les premiers captifs africains furent rapidement acheminés vers les îles françaises, car dès novembre 1639, Jean-Baptiste Dutertre signale une révolte : « *plus de 60 nègres du quartier de Capesterre lassés de leur servitude, ou, comme plusieurs ont cru, ennuyés des durs traitements qu'ils recevaient de leurs commandants, se rendirent marrons, c'est-à-dire fugitifs, avec leurs femmes et leurs enfants, dans les bois de la Montagne de la Pointe de Sable, d'où ils descendaient tous les jours pour exercer impunément toute sorte de brigandage et de violence sur les habitants, jusqu'à les tirer à coup de flèches dans le chemin.* » Ce témoignage confirme, si besoin était, à la fois la précocité de l'esclavage en Guadeloupe et la précocité de son refus par ces hommes réduits en servitude et astreints à un travail très dur.

Mémoire et amnésie politiques

Le quartier de La Chapelle a ainsi été consacré aux « colonies françaises d'Amérique » à un moment où l'expansion coloniale française était entrée dans une nouvelle phase, depuis la conquête de l'Algérie, puis l'implantation en Afrique noire et en Asie du sud-est. L'objectif était explicitement de mettre sous les yeux des Parisiens l'ancienneté de la colonisation française.

Cette mémoire coloniale n'était pourtant pas complètement assumée ; en effet deux très anciennes possessions françaises d'Amérique avaient été omises dans la toponymie savamment conçue de ce nouveau quartier : la Guyane et Haïti en étaient absentes. L'omission de la Guyane semble claire : pour les contemporains la Guyane se résumait à Cayenne, c'est-à-dire au bagne. Personne ne voulait habiter « rue du Bagne » ! Absente du paysage colonial parisien, la Guyane trouva tardivement une place dans la capitale, un boulevard portant ce nom fut inauguré en 1962 dans le 12e arrondissement, en grande partie entre le boulevard périphérique et la commune de Saint-Mandé. Quant à Haïti, omis lors de l'aménagement du quartier de L'Olive, son absence demeure comme une sorte de « punition » : l'ancienne Saint-Domingue française du XVIIIe siècle, la « perle Antilles », qui avait eu l'audace de l'indépendance dès 1804, ne pouvait siéger au sein de la capitale de l'Empire colonial.

Aujourd'hui encore, cette absence reste comme une sorte de symbole de l'amnésie collective française envers l'ancienne Saint-Domingue, alors qu'une place de la République dominicaine a été inaugurée en 1957, dans le 8e arrondissement. Pourtant Haïti, avec aujourd'hui plus de 10 millions d'habitants, est le seul État francophone indépendant des Amériques… Il est vrai qu'une place de Port-au-Prince, capitale d'Haïti, existe depuis 1961 porte de Choisy, entre le boulevard Masséna et le périphérique.

Que faire de l'héritage colonial ?

Ainsi, le quartier de l'Olive reste par excellence celui des colonies d'Amérique, continentales et insulaires. Son identité est ancrée dans l'histoire du quartier et il serait vain de vouloir en éradiquer une de ses composantes, comme l'idée en été suggérée il y a quelques années à propos de Charles Liénard de L'Olive, le « conquérant » de la Guadeloupe en 1635. S'il fallait supprimer le nom de l'Olive, le « voleur » de la Guadeloupe, pourrait-on dès lors conserver celui de l'objet volé, ici la Guadeloupe ? Et celui de la Martinique, également « pris » par L'Olive ? Ainsi, plutôt qu'effacer les noms liés à cette longue histoire, ne serait-il pas plus efficace de placer dans ce quartier (et dans bien d'autres) des plaques explicatives destinées à faire connaître au « piéton de Paris » des pans entiers d'une histoire qui demeure omniprésente dans le paysage parisien ?

En 2011, le débat a été ouvert sur ce sujet, déjà objet de nombreuses polémiques et j'ai envoyé une lettre à Daniel Vaillant, alors maire de l'arrondissement, pour lui suggérer de ne pas tomber dans une politique d'épuration de la toponymie parisienne, qui risquerait de faire jurisprudence et conduirait à un « nettoyage » incontrôlable.

Nous avions publié alors un extrait de cette lettre que nous vous invitons à retrouver dans les archives du *18e du mois*, désormais ouvertes à tous. Elle s'inscrit pleinement dans l'actualité du vif débat sur le nom attribué à des rues, places, avenues et autres lieux qui perpétuent la mémoire des acteurs de la colonisation ; les exemples évoqués plus haut se limitent à la première colonisation, mais la seconde, de 1830 aux indépendances, serait beaucoup plus longue, à commencer par la rue Caillié, près de Stalingrad, qui honore celui qui a ouvert l'Afrique à la « pénétration » française, en fait à la conquête coloniale et ceci deux ans avant la prise d'Alger.

On peut penser aussi aux rues de Panama et Suez, Alger, Oran et Laghouat ou Tombouctou. ●

MARCEL DORIGNY
ACTUALISÉ PAR DANIELLE FOURNIER

1. Marcel Dorigny, auteur de nombreux ouvrages, notamment sur Haïti, membre du conseil scientifique et du comité de la Fondation pour la mémoire de l'esclavage, est décédé en 2021 *(voir notre numéro de novembre 2021)*.

DU BASKET POUR LES JEUNES POUSSES

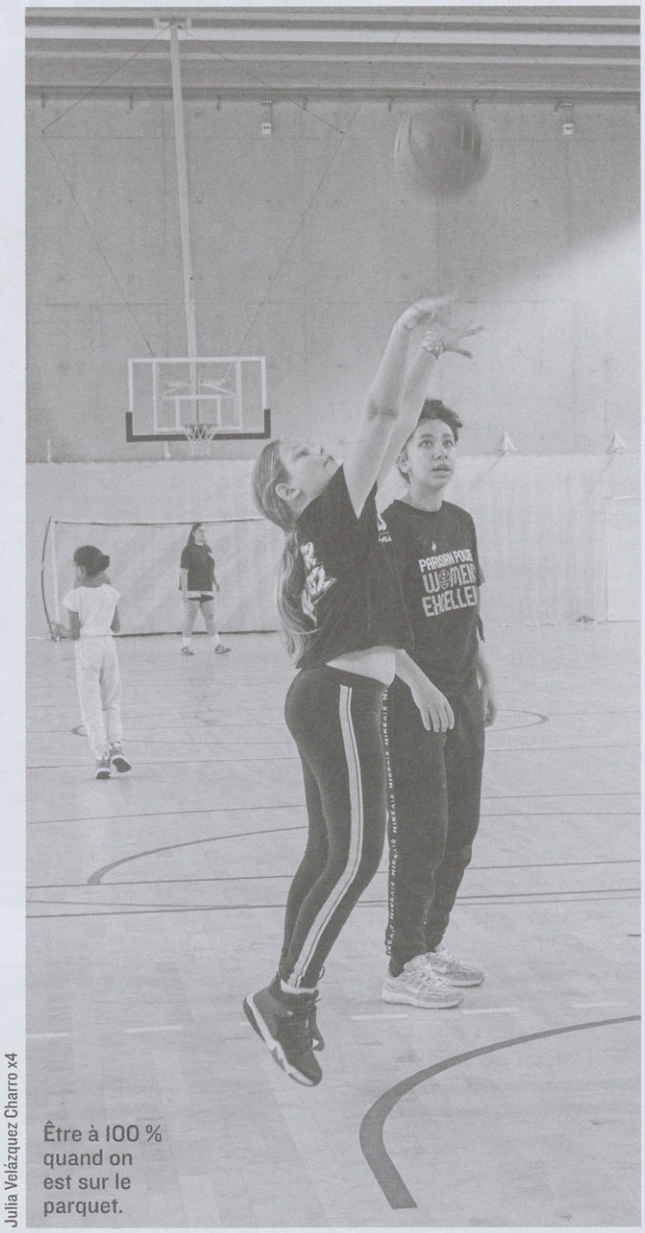
Depuis septembre, une école de mini-basket a ouvert ses portes à la porte de La Chapelle. Elle rassemble quelques jeunes fans du Paris Basket-ball et souhaite mettre les féminines à l'honneur.



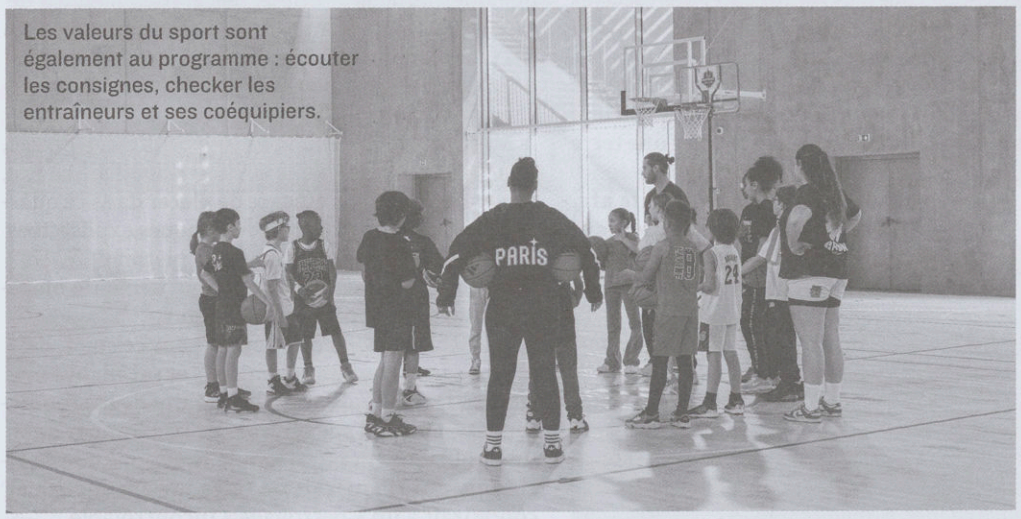
Le coach Julien Guibert a sélectionné quatre joueuses pour l'accompagner à l'entraînement.



Dribble, aisance avec la balle, tir : les enfants travaillent les fondamentaux.



Être à 100 % quand on est sur le parquet.



Les valeurs du sport sont également au programme : écouter les consignes, checker les entraîneurs et ses coéquipiers.

Julia Velázquez Charro x4

Tous les samedis matin, une soixantaine d'enfants affluent à l'Adidas Arena. Certains arborent un maillot aux couleurs du Paris Basket-ball, un ballon orange calé sous le bras, d'autres ont encore les cheveux ébouriffés et les yeux endormis. Ces basketteurs en herbe, filles et garçons, âgés de 6 à 11 ans, fréquentent depuis septembre, l'école de mini-basket du Paris Basket-ball qui a ouvert ses portes dans le gymnase Alice Coachman, situé sur le flanc est du mastodonte de la porte de La Chapelle.

Une notoriété qui attire

Les profils des enfants sont très variés, précise d'emblée le coach Julien Guibert : « *Beaucoup habitent le quartier et découvrent le basket, mais d'autres viennent de Seine-Saint-Denis, de l'Essonne et même de l'Oise. Ils sont déjà basketteurs et souhaitent se perfectionner.* » Le défi que s'est lancé l'éducateur est de combiner des séances assez poussées techniquement, surtout pour les plus âgés, mais également adaptées aux débutants, tout en restant ludiques.

Un équilibre délicat que l'entraîneur assure en travaillant les fondamentaux (dribble, aisance avec la balle, tir, qualité des passes…) et par le jeu, tout en transmettant certaines valeurs, à l'aide de rituels. « *Arriver en avance, s'échauffer en autonomie, être toujours à 100%, aller serrer les mains avant et après les séances et checker rapidement ses coéquipiers* », liste-t-il.

Parents et voisins enthousiastes

Cette saison, pas de compétition mais des rencontres avec d'autres clubs seront organisées trois ou quatre fois dans l'année. Sur le banc de touche, plusieurs parents racontent avoir découvert l'école en suivant l'équipe du Paris Basket-ball, championne de France l'année dernière, après une épopée remarquée en Eurologue. Mathieu Gomes est de ceux-là. Fan de basket depuis l'enfance, il a longtemps supporté les équipes NBA, mais depuis plusieurs mois, il squatte les gradins de l'Adidas Arena. « *Quand il est arrivé dans le quartier, le club a été très ouvert, en organisant des événements et en proposant des billets à prix réduits* », se souvient-il. En deux ans, ils ont tout raflé et l'engouement a pris.

Cette ouverture est revendiquée par le club, qui assume une proximité avec les habitants et les associations du 18e. Alors qu'habituellement, ce sont les équipes américaines qui ont la cote, l'attention est aujourd'hui tournée vers le nord de Paris. « *C'est un vent de fraîcheur incroyable, sur Paris et sur le basket français,* apprécie Julien Guibert. *Beaucoup de jeunes arrivent avec le maillot du club, de Nadir Hifi ou de TJ Shorts. On prend souvent quelques minutes pour discuter des résultats de l'équipe.* »

La section féminine à l'honneur

Après le beau succès de l'équipe masculine, le club compte mettre à l'honneur la sélection féminine. Quatre entraîneuses accompagnent Julien Guibert, pour encadrer les deux équipes. « *Nous cherchons aussi à recruter davantage de filles* », insiste-t-il. Des interventions des joueuses devraient rythmer l'année des apprentis basketteurs.

D'ici quelques années, le club pourrait ouvrir d'autres catégories, prédit l'entraîneur. « *Pourquoi pas pour les collégiennes et lycéennes* » afin de développer au fur et à mesure des années cette section féminine.●

VIOLAINE COLMET DAÂGE

THÉÂTRE

DIRE LA PAROLE ET LA SOUFFRANCE DES PAYSANS

La vie infernale des agriculteurs mène parfois au suicide. Une réalité trop souvent oubliée.



Fabienne Rappeneau

Pour qui a vécu dans le monde paysan, cette pièce de théâtre parle au cœur. Mais elle peut résonner également chez les urbains qui ont compris qu'un drame silencieux se joue souvent dans les campagnes, loin des caméras. Pratiquement deux agriculteurs se suicident par jour en France, plus souvent des éleveurs que des céréaliers.

Dans *Tout contre la terre* – librement inspirée du livre *Tu m'as laissée en vie* (éd. Le Cherche midi) écrit par une femme dont le mari agriculteur s'est tué – un jeune paysan rencontre sa très jeune femme, extérieure au monde paysan, sur un site de rencontres (le taux de célibat est très important dans le monde agricole). Il élève des cochons en salariant son frère et en payant un fermage (un loyer) à sa mère.

La pièce raconte les techniques des vendeurs pour inciter à acheter du matériel hors de prix, les usages des assurances (qui ne sont jamais là quand un malheur arrive), l'endettement qui grimpe dangereusement, le prix du cochon qui dégringole, etc. Les quinze heures de travail quotidien ruinent la santé du jeune paysan qui aime la terre, la terre de sa famille et ses cochons. Sous nos yeux, le cycle infernal se déploie, jusqu'à l'issue fatale.

Dans sa note d'intention, Rémi Couturier, l'auteur de la pièce (dans laquelle il joue par ailleurs) écrit : « *Je me suis appliqué à traiter avec tendresse ce couple de paysans que sont Camille et Augustin pour que le drame du suicide d'un paysan évoque à chacun la perte d'un être aimé.* »

Il poursuit : « *Je veux écrire pour que cela serve. Je veux écrire pour servir. Les servir, eux.* »

Le résultat est à la hauteur de l'ambition. La pièce n'est jamais un réquisitoire contre les rapaces de l'agriculture. Mais, par les scènes absurdes où l'on ne sait s'il faut pleurer ou rire, elle montre que le suicide dans ce secteur n'est pas un épiphénomène mais le débouché dramatique d'un système agricole qui marche sur la tête. ● NOËL BOUTTIER

Tout contre la terre, au théâtre des Béliers parisiens, 14 bis rue Sainte-Isaure (M° Jules Joffrin). Tous les dimanches à 20 h, jusqu'au 21 décembre, 01 42 62 35 00.

EXPO

MONTPARNASSE, LE CENTRE DU MONDE

Le musée de Montmartre présente les œuvres de la collection Marek Roefler, issues de ce que l'on a appelé l'École de Paris. L'occasion de découvrir une galerie d'artistes souvent méconnus.

Paris a été, pendant l'entre-deux guerre, le lieu de ralliement du monde artistique européen. Russes, Allemands, Italiens et Polonais se sont installés à Montmartre mais surtout dans le Montparnasse populaire de l'époque, dans des ateliers insalubres, des petits appartements, des lieux d'accueil comme la Ruche (construite avec les matériaux de l'exposition universelle). Il s'y sont retrouvés pour échanger leur conception de l'art moderne, notamment dans des cafés devenus des hauts-lieux de la vie artistique. On y étudie à l'académie de la Grande Chaumière, creuset des nouvelles formes d'expression. C'est un peu tout cela que l'exposition « L'École de Paris » raconte, suivant la première ligne de métro construite à Paris, la ligne Nord-Sud.

Une première hors les murs

Le terme d'École de Paris a été donné à ce courant par le critique d'art français André Warnod et regroupe des artistes aux styles très différents et aux noms souvent oubliés : Henri Hayden, Eugène Zak, Maurice Mendjizky, Simon Mondzain, Wladyslaw Slewinski et quelques autres. On y comprend l'influence déterminante exercée par les artistes tels que Picasso, Braque, Van Gogh mais aussi Cézanne sur toute une cohorte d'artistes européens. On y croise aussi Kiki de Montparnasse, modèle de Moïse Kisling mais surtout muse de ce Paris interlope et égérie d'une certaine liberté.

Quelques dessins splendides évoquent Modigliani, Matisse ou encore les terrasses où ces artistes sans le sou passaient la journée autour d'un café. L'exposition rend également hommage aux femmes artistes, actrices importantes de la vie créative de l'époque.

Cette collection a été rassemblée dans les années 1990 par le collectionneur Marek Roefler et est conservée dans la villa La Fleur près de Varsovie, qui est devenue le musée polonais de l'École de Paris.

C'est la première fois qu'un fragment de cette collection foisonnante est présentée dans la ville qui a vu naître ces œuvres. Une exposition qui rappelle, en ces temps troublés, combien l'accueil de tous ces artistes étrangers a nourri notre culture et notre histoire nationale. ● DOMINIQUE BOUTEL

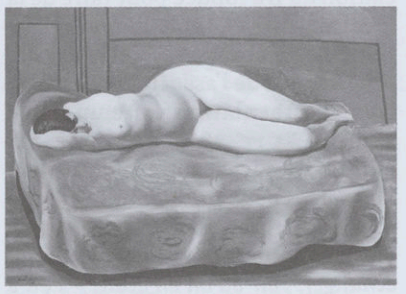
L'École de Paris, au Musée de Montmartre (M° Lamarck-Caulaincourt), jusqu'au 15 février, du lundi au dimanche (10 h-18 h).



Mela Muter, Maternité (1924).



Henri Hayden, Les Joueurs d'échecs (1913).



Moïse Kisling, Nu allongé, Kiki de Montparnasse (1925).

FESTIVAL

TRAVERSES : RETOUR À PAJOL

Danse et photos sont au programme de la 13e édition du festival porté par l'association ACTe.

Le festival de danse contemporaine Traverses retrouve la salle de la Halle Pajol qui l'a vu naître en 2013. Trois spectacles et un court-métrage sont au programme pour une soirée qui promet d'être riche en qualité et en émotion. Comme les douze précédentes éditions de ce festival devenu une référence dans le quartier de La Chapelle. En ouverture, la danseuse Anne-Sophie Lancelin présentera *L'étau, « toujours avec l'harmonieuse précision de sa danse »* souligne Ricardo Suanes, créateur et animateur du festival avec le groupe d'artistes Traverses et l'association ACTe. Caroline Jaubert nous entraînera ensuite vers des *Forêts mystérieuses* et instaurera un dialogue poétique entre sa danse et les dessins et photos de Ricardo. Changement d'ambiance avec le krumpeur Shin. Il clôturera la partie dansée de la soirée avec toute l'énergie de cette danse urbaine issue du hip-hop et née dans les ghettos de Los Angeles dans les années 2000. Et pour compléter la soirée, le film *Krump-Pont* nous fera traverser en danse le pont Riquet à la suite des krumpers fréquentant la salle de danse du gymnase Micheline Ostermeyer tout proche, reliant ainsi symboliquement la Halle Pajol à la Halle Curial du Centquatre. ● SYLVIE CHATELIN

Samedi 29 novembre, 19 h 30, 20 esplanade Nathalie Sarraute, réservations : 06 23 01 18 09 ou groupetraverses@gmail.com

THÉÂTRE

LA HONTE SUR NOUS

Un duo tragi-comique renouvelle le genre du clown en s'attelant à un sujet qui nous concerne tous : la honte.

Une femme impressionnante s'approche de nous d'un pas robotique. Une chorégraphie s'instaure avec sa partenaire de jeu, chacune occupant la moitié du plateau. Nous, spectateurs, sommes dans l'expectative. Que nous veulent-elles ? Où vont-elles nous emmener ? C'est le début de *La Honte !*

Elise Roth et Léa Roblot, comédiennes toutes deux formées à l'art du clown, nous proposent d'assister, ou plus précisément de participer, à une expérience cathartique pour nous délivrer de la honte, considérée comme un « *affect majeur de notre époque* ».

Drôle et trivial

Toutes les hontes y ont leur place, de la plus intime à la plus universelle. Elles-mêmes les vivent sans retenue, et tutoient volontairement le ridicule ; la dimension clownesque de leur jeu nous fait rire autant qu'elle déstabilise. La pièce se joue des paradoxes : parler de la honte, cette expérience fédératrice, alors même que nous voudrions regarder ailleurs. La scène est comme un miroir tendu qui nous renverrait nos propres hontes quand nous en sommes victimes, mais aussi nos préjugés quand ils nous envahissent. Car derrière les évocations drôles ou triviales, sont pointés la peur et le rejet de la différence, du pas de côté.

In fine, quelle est notre responsabilité, en tant que spectateurs, passifs ou (in)volontairement voyeurs ? L'ambiguïté des rapports entre les deux personnages (amies ? sœurs ? collègues ?) fait écho aux rapports de pouvoirmal mais aussi de la possible résilience et réparation par la parole et le rapport à l'autre.

Soit beaucoup de sujets qui mériteraient un second volet ! ● ELISE COUPAS ET JEAN-MARIE PÉTESCH

La Honte !, au théâtre de La Reine blanche, 2 bis passage Ruelle, (M° La Chapelle ou Marx Dormoy). Jusqu'au 16 novembre, les mercredis et vendredis (21 h) et le dimanche (18 h).



Marie Charbonnier

L'ART COMME LIEN SOCIAL

À Montmartre, l'association d'Anvers aux Abbesses célèbre 30 ans de création partagée.

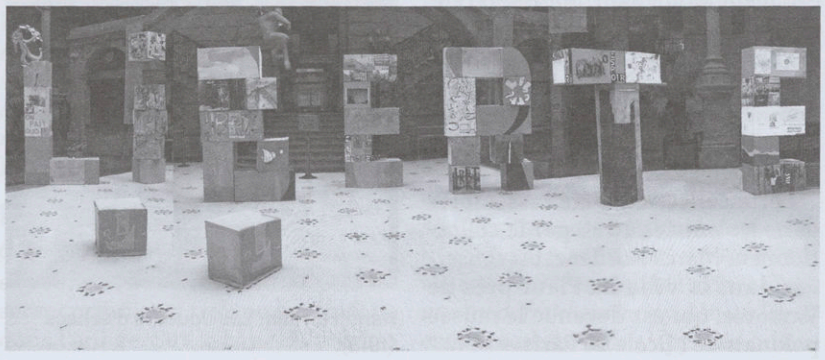
La Butte, berceau légendaire des artistes, n'a rien perdu de son âme créative. Depuis près de 40 ans, Frédéric Ardiet partage cette passion pour un quartier qui résonne encore des noms de Picasso, Toulouse-Lautrec et bien d'autres. Mais aujourd'hui, c'est une autre histoire d'amour avec l'art qui s'écrit : celle d'Anvers aux Abbesses, l'association qu'il a fondée pour faire de la création un véritable lien entre artistes et habitants.

À l'origine de l'association, rien de très spectaculaire : juste une idée simple, presque désuète aujourd'hui – se rencontrer. « *On ouvrait nos portes deux fois par an,* raconte Frédéric Ardiet. *C'était d'abord pour montrer notre travail, mais aussi pour échanger, voir où on en était.* » Peu à peu, les voisins sont devenus amis, les curieux des habitués et l'idée a pris racine : pourquoi ne pas se regrouper pour créer ensemble, plutôt que de créer chacun dans son coin ? De cette envie de lien est née, il y a 30 ans, Anvers aux Abbesses. « *Seul, un artiste est vite isolé,* confie Ardiet. *Ensemble, on existe davantage, on partage, on avance.* »

Aujourd'hui, cette équipe soudée rassemble 123 artistes qui vous ouvrent les portes de 75 ateliers des 9e, 17e et 18e arrondissements, du 14 au 17 novembre. Mais ne vous attendez pas à une visite classique.

Un reflet du quartier

Là, on franchit le seuil d'un atelier, on serre une main, on partage un café, on découvre des créations dans un échange chaleureux – et ça change tout. De la cité Montmartre-aux-artistes à la Villa des Arts, en passant par la salle Suzanne Buisson ou la Galerie Arcane 17, chaque lieu devient un espace de dialogue entre le créateur et le passant. Les kakémonos rouges suspendus aux façades serviront de fil d'Ariane à ceux qui veulent se laisser porter par la curiosité, sans itinéraire préétabli.



DR

Peinture, gravure, photo, céramique, tatouage, art urbain… la diversité est immense, tout comme les styles et les histoires. Plus qu'une technique, c'est une ouverture à l'autre, un souffle nouveau qui fait vivre et grandir l'art. Ce qui rend cette aventure unique, c'est cette idée claire que l'art est un lien social, un partage, pas un luxe inaccessible. « *Vivre de son art n'est pas simple. Aujourd'hui, c'est plus facile de vendre des pizzas qu'une toile,* s'amuse un brin désabusé, l'artiste. *Mais on continue, parce qu'on y croit* » Dans un 18e arrondissement encore populaire et métissé, l'art devient alors un espace de dialogue et de brassage, un reflet vivant du quartier.

Après 30 ans, l'association ne cesse de tisser des liens, bien au-delà des œuvres exposées. Ici, un atelier est une porte ouverte, un pont sur le monde et sur l'autre. Une preuve que, plus que jamais, la culture reste un trésor partagé à Montmartre. ● AMY CHARBONNIER

Portes ouvertes d'Anvers aux Abbesses, le vendredi 14 novembre (18 h-21 h), samedi 15 et dimanche 16 novembre (11 h-20 h), et lundi 17 novembre (14 h-19 h). Plus d'infos : anversauxabbesses.fr

THÉÂTRE

LA MALADIE MISE EN SCÈNE

La Manufacture des Abbesses programme la première pièce de Salomé Courpasson, un texte autour de la maladie, la mort et l'amitié.

Lou et Zoé sont deux amies d'enfance et se projettent dans l'éclat de la jeunesse. Mais la maladie est là et saisit Lou sans prévenir. La jeune femme voit ses capacités physiques régresser un peu plus chaque jour, entourée de la tendresse et l'attention indéfectibles de Zoé. Pour faire face, elles se remémorent leurs jeunes vies.



Nicolas Deni

Authenticité et intensité du vécu

Les scènes tendres, les jeux d'enfants, le premier amour, la construction de soi alternent ; entrecoupées de plus en plus fréquemment par l'irruption de la médecine et de sa cohorte de praticiens. Tout le monde, médecins, familles, amis veut bien faire. Mais que faire lorsque la vie se retire, semble hurler Lou à ceux qui lui prêchent la lutte et le combat ? Seul effet de mise en scène, la pauvre Lou voit la carapace de l'équipement d'un joueur de baseball la recouvrir d'abord par les pieds, les protège-tibias, le plastron, toujours plus haut, allégorie du mal qui progresse.

Cette première pièce, bien écrite et montée par Salomé Courpasson à la fin de sa formation théâtrale, est jouée par ses amis du cours. On y retrouve la verdeur et les imperfections des débuts d'auteurs, parfois un peu formaliste dans la conduite de l'action, mais également l'authenticité et l'intensité du vécu pour traiter des thèmes difficiles.

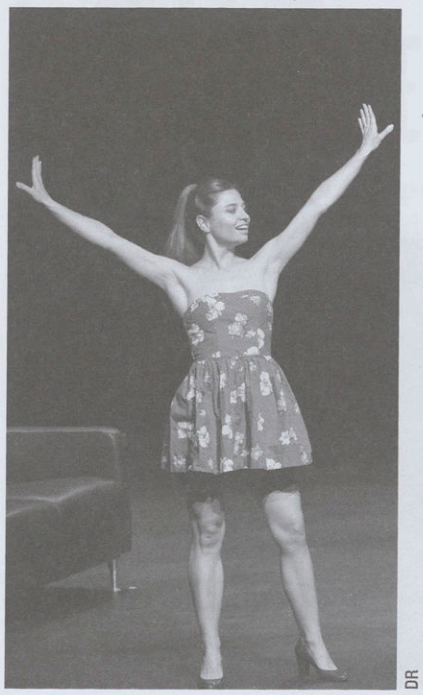
Et d'autant plus que les protagonistes sont jeunes et pas préparés à cette tragédie, ce que les comédiens savent rendre avec justesse, tendresse et drôlerie, sans pathos. La maladie représentée est celle de Charcot, rebaptisée dans le texte en maladisa pour rester général. À la fin, Lou met son casque, rideau. ● STÉPHANE BARDINET

Ce qui me restera (ne regarde que nous), à la Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron (M° Blanche), jusqu'au 19 novembre, tous les mardis et mercredis à 21 h et les dimanches à 20 h, www.manufaturedesabbesses.com

THÉÂTRE

LE POIDS DE LA DIFFÉRENCE ET DES NON-DITS

Un couple démunit face au handicap de leur fille se déchire devant ses phobies et son mutisme.



DR

Alice est différente et vit dans son propre pays des merveilles. Un monde où les compliments remplacent les insultes et où la beauté remplace l'hostilité. Alice est un personnage que l'on découvre seulement à travers les yeux de ses parents. Et si le handicap d'Alice avait déteint sur ses parents ?

La pièce démarre par une scène du monde imaginaire d'Alice où ses deux parents sont à l'image de Barbie et Ken, un monde parfait joué par des personnages parfaits.

Impuissance et incompréhension

La réalité rattrape rapidement l'imaginaire quand on retrouve les deux parents d'Alice s'affrontant verbalement. Une mère démunie qui ne retient plus sa colère face au silence de sa fille et l'indifférence d'un mari dont l'attention se porte davantage sur les restes de son jambon disparus que sur l'état de sa famille. Pourtant ils aiment Alice de tout leur cœur et lui ont donné, plus que la vie, leur propre vie. Mais peut-on encore aimer et aider son enfant lorsqu'on s'est oublié et qu'on se déteste soi-même ? Le handicap d'Alice, au travers de sa différence et de sa candeur, n'est-il pas le reflet de l'impuissance et de l'incompréhension de ses parents ?

En France, près d'un million d'enfants sont confrontés à un handicap ou des troubles psychiques et près de deux millions de parents doivent s'adapter et les accompagner. Cette pièce écrite par Léonore Confino et mise en scène par Camille Edwards, met en lumière qu'en dépit d'un début d'histoire inhabituel, la fin reste similaire : ils essayèrent de vivre heureux et eurent des enfants différents. ● CAMILLE GOFF

Enfantillages au Funambule Montmartre, 53 rue des Saules (M° Lamarck-Caulaincourt), jusqu'au 26 novembre, les mardis et mercredis à 21 h, funambule-montmartre.com

FESTIVAL

LA FACE SOMBRE DU NUMÉRIQUE

La première édition du festival de films documentaires consacrés aux droits humains dans le numérique se tiendra à la halle Pajol.

Organisé par le Point de M.I.R avec l'ADEME, le festival Numérique en Lumière réunira public et professionnels pendant deux jours pour alerter sur les droits bafoués par l'industrie numérique : conditions de production désastreuses, impacts écologiques et sanitaires, et répression.

Parmi les huit documentaires sélectionnés pour leur pertinence et leur force narrative on peut noter, *Le sang et la boue*, qui aborde les violences extrêmes en RDC causées par l'extraction du coltan, minerai stratégique pour nos appareils électroniques. *Au nom du lithium* révélera lui la résistance des populations locales, en Argentine, contre l'installation de multinationales minières, voraces de ce nouvel or blanc.

Quant aux *Sacrifiés de l'IA* d'Henri Poulain, il nous dévoile les coulisses de ces millions de « data workers » à travers le monde.

Heureusement, une invitée, l'humoriste Audrey Vernon, viendra, par son stand up, alléger la première journée, sans doute très chargée émotionnellement. Un festival qui s'annonce riche en réflexions, d'autant que chaque projection de documentaire sera suivie d'une conférence-débat.● DOMINIQUE ANDREANI

Numérique en lumière, une autre réalité, à la halle Pajol, 8 place nathalie Sarraute (M° La Chapelle ou Marx Dormoy), les 26 et 27 novembre (9 h-18 h). Infos et réservation : point-de-mir.com/evenements/

LE 18E EN SCÈNES

Notre arrondissement est une terre de tournages. Comme un album souvenir, cette rubrique revient sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

UN WEEK-END À PARIS DE ROGER MICHELL (2013)



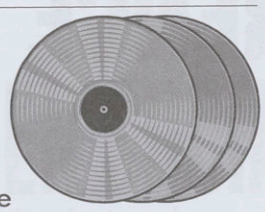
Meg et Nick Burrows (Lindsay Duncan et Jim Broadbent), deux enseignants britanniques, décident de s'offrir une seconde lune de miel à Paris. Pour Nick, mis à la retraite anticipée, c'est le début d'un nouveau chapitre. Pour Meg, c'est une façon d'enterrer son mariage au bout de trente ans de vie commune.

Nick pense avoir eu une bonne idée en réservant aux Abbesses, à l'hôtel Audran où, jadis, les jeunes mariés étaient descendus. Cependant la déco très « beige » déplaît fortement à Meg. Cap sur le Plaza Athénée. Leur pèlerinage sentimental commence tout de même par Montmartre. Ils grimpent à pied vers le Sacré-Cœur, les genoux de Nick lâchent. Il s'écroule rue Paul Albert. On suit le duo en quête d'un restaurant. D'abord rue Yvonne Le Tac. Et puis non. Les Anglais s'attablent finalement aux antipodes, Chez Joséphine, rue du Cherche-Midi.

Oui, Roger Michell est le réalisateur de *Coup de foudre à Notting Hill*. Oui, Jim Broadbent est le daddy de cinéma de Bridget Jones. Pourtant le scénario de Hanif Kureishi n'a pas la légèreté d'une rom com. C'est devant la tombe de Samuel Beckett que le couple se rend. Échangeant des remarques vinaigrées, se balançant des reproches nourris pendant des années de déception et de frustration. Le charme de Paris va-t-il opérer ? Prendre le chemin d'une comédie de remariage ?

Pour cela il faudrait un magicien. Ce sera Morgan (Jeff Goldblum), prétentieux écrivain à succès qui présente ses vieux amis à l'intelligentsia rive gauche. Un déclic. Les sexagénaires se conduisent en sales gosses en s'enfuyant sans payer de la très chic cantine d'Anne-Sophie Pic. Paris ressemble à nouveau au décor d'un film de Godard. Les trois copains rejouant avec jubilation la scène du madison de *Bande à part*. Le dernier arrêt bistrot aura lieu à l'Alibi, un bar de la rue Lapeyrère. Il est temps de remonter dans l'Eurostar.● Monique Loubeski

LE COUP DE CŒUR DU DISQUAIRE



À l'écart du grand circuit de l'industrie musicale, nos disquaires ont eux aussi des pépites à proposer. Ce mois-ci, **Olivier** du **Rideau de fer**, jette un coup de projecteur sur deux disques.

Le Rideau de fer fondé en 1984 par Michel Heurtault, est une institution du quartier, autrefois fréquentée par Daniel Darc qui y venait en rendant visite à sa mère qui habitait tout près. Ce repère de mélomanes, repris en 2010 par Olivier, un ancien client qui ne s'approvisionne qu'auprès de particuliers, propose un vaste choix de disques d'occasion : rock, classique ou indépendant, chanson française, rap ou world.

Parmi ses coups de cœur du moment, il recommande **The Suttles**, un groupe de rock du 18e arrondissement qui sort son troisième album. Vient ensuite un autre groupe parisien : les **Howlin' Jaws**, qui ont fait la couverture du célèbre magazine *Rock and Folk* il y a un an, et qui ont publié en 2023 leur troisième album intitulé *Half Asleep Half Awake*.

Olivier évoque également **The Scaners,** un groupe de Lyon au son plus « garage », le premier album, *Keep Smiling We're Drowning*, sorti en mars 2024 du groupe de garage punk ***STTO.*** Sans oublier le Havrais **Dick Voodoo** et son projet de huit titres nommé *Paradise*.

Enfin, mention spéciale aussi à toutes les productions de **Cameleon Records**, label unique qui s'efforce de donner ou redonner vie à des vinyles, notamment punk–garage, pressés dans les années 80. Devant la passion d'Olivier, et sa connaissance colossale de la musique, difficile de sortir du magasin les mains vides. ● JEAN-MARIE PÉTESCH

Le Rideau de fer, 12 rue André del Sarte (M° Chateau Rouge ou Barbès-Rochechouart), du lundi au samedi (12 h 30-19 h).

EXPO

DES LIENS DE CÉRAMIQUE ET DE BRONZE

La galerie Véron expose deux artistes en binôme, qui se répondent en s'opposant, mais voguent tous deux aux lisières du rêve.

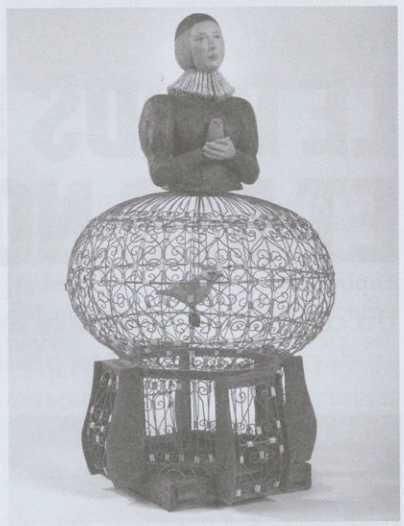
Maria Guilbert, peintre et sculptrice (rien à voir avec Yvette, la chanteuse) est née près de Gdansk, en Pologne, et vit aujourd'hui en Provence. Elle expose d'énigmatiques figures en céramique, parfois habillées en vierges italiennes, parfois en Médicis sévères, corsage noir et fraise autour du cou. Leurs paupières baissées cachent leur pensée, mais elles se livrent un peu plus bas. Qu'y a-t-il en effet sous leurs vertugadins, leurs vastes cages de crinoline ? Leur inconscient ? Leurs rêves ? Leurs peurs ? Un peu de tout cela ... Allez vite les découvrir.

Quant à Jacques Tenenhaus, peintre, mais aussi sculpteur, il met les arbres à notre portée. Nous croyions les connaître, nous n'en savions rien. L'arbre, amical à l'homme, n'est jamais bien regardé. Nous le côtoyons tous les jours, mais nous arrêtons-nous pour respirer avec lui, l'écouter, lui parler, le comprendre ? Jacques Tenenhaus nous y oblige, par le truchement de ses bronzes virtuoses qui nous restituent, comme s'ils étaient vivants, la texture même des feuilles, des branches et des écorces (extraordinaire plaque de bronze, couleur d'écorce, mais rutilante des feux multicolores dus au chalumeau). Tous ces arbres lèvent les bras au ciel. Sur la petite terrasse derrière la galerie, une de ses sculptures d'extérieur, en forme de grand serpent, fait signe. Elle nous attend.● BÉATRICE DUNNER

Jusqu'au 18 novembre, galerie Atelier Véron, 31 rue Véron (M° Blanche), du mardi au samedi (11 h-13 h, 14 h-19 h).



Jacques Tenenhausn, Les derviches Tourneurs.



Maria Guilbert : Robe piege à la chouette.

DIALOGUE AVEC LES OISEAUX

Chanteuse lyrique de Montmartre, Veronica Antonelli organise une visite chantée et une médiation scientifique autour de son œuvre *Dialogue avec les oiseaux*, qui s'inscrit dans le cycle « L'invisible est perceptible », *où elle cherche à rendre visible* la vibration du son et la connexion sensible entre l'art, la science et la nature. Accompagnée de Thierry Legou, chercheur au CNRS, elle fera résonner *« ses textures aériennes qui évoquent les vibrations sonores qui se propagent dans l'air lors de ses échanges chantés avec les oiseaux du jardin Saint-Vincent. »* ● W.E.

Dialogue avec les oiseaux, le 11 novembre (15 h 30-17 h) à la sortie du métro Abbesses. Réservation : veronicaantonelli.com

THÉÂTRE

AU CARREFOUR DES ÉCRITURES

À l'Étoile du Nord, Satellites est le festival qui met en résonance différentes formes et expressions artistiques.



Julie Mitchell

Bien connu pour sa programmation ouverte sur la danse, l'Étoile du Nord, en la personne de son directeur Jean-François Munnier, se penche régulièrement sur les nouvelles formes d'écriture théâtrales, en particulier destinées aux plus jeunes. Ainsi, du 6 au 22 novembre, le théâtre accueille, sous le titre Satellites, des résidences d'écriture, des ateliers, des rencontres autour de ces expériences et de sujets contemporains. Organisé pour une partie « hors les murs », le festival donne la parole à des femmes, qui à travers leur engagement théâtral ou littéraire, interrogent la condition féminine, son expression, ses empêchements, ses secrets mal gardés.

Le féminisme à l'honneur

Le premier rendez-vous, en ouverture, le 6 novembre, donnera le ton puisque c'est un atelier d'arpentage, une technique de lecture collective, autour du livre de l'essayiste et journaliste Lauren Bastide, Comment le féminisme peut sauver le monde. Les questions que l'ouvrage soulève renvoient au spectacle *Ceci est mon corps* d'Agathe Charnet, donné en reprise à l'Etoile du Nord du 19 au 22 novembre, qui amène le spectateur *« à s'interroger sur l'histoire de son propre corps »*, explique l'autrice. Le spectacle évoque le parcours d'une femme, avec ce que la vie amène de découvertes, de remises en question, de joies et de violences.

Les 13 et 14 novembre, deux soirées permettent de découvrir le fruit de la résidence de Louise Herrero et Estelle Rotier, avec le spectacle *C'est un réflexe nerveux, on n'y peut rien*. Une autre pièce pleine d'humour sur les injonctions faites aux filles. Le 15 novembre, l'autrice Shane Haddad, également en résidence au théâtre, partagera une première réflexion élargie autour des thèmes de son dernier roman – *l'exil, la quête ou la fuite* – en cours d'écriture, aux côtés de Marie Darrieussecq. Enfin, toujours impliqué dans le soutien aux jeunes compagnies, l'Étoile du Nord s'associe à un collectif de scènes municipales pour présenter sept jeunes compagnies et leurs projets en cours. Cette plateforme théâtrale intitulée *« À l'horizon... »*, se déroulera au théâtre municipal Berthelot-Jean Guerrin à Montreuil, le mardi 18 novembre, à partir de 14h30. ●

DOMINIQUE BOUTEL

Satellites, à L'Étoile du Nord, 16 rue Georgette Agutte (M° Porte de Saint-Ouen), du 6 au 22 novembre. Infos et réservations etoiledunord-theatre.com

EXPO

LES DÉCIMALES DU FUTUR

Les arts numériques (re)prennent possession du Centquatre pour cette sixième édition de la Biennale internationale qui leur est consacrée.

Comme nous l'annoncions en novembre, la biennale Némo s'attaque cette année aux « Ilusions retrouvées : nouvelles utopies à l'ère du numérique ».

L'objectif ? Explorer le futur et ses joyeuses perspectives à l'aune de notre présent si inquiétant (dévastation écologique, répressions liberticides, déliquescence politique, etc). À moins, qu'en définitive, elles ne questionnent notre présent d'un futur plein de promesses et d'humanité retrouvée.

Répondant au doux patronyme de Nemo, comme un hommage à peine déguisé à la figure tutélaire de Jules Verne, qui court en filigrane à travers les créations, cette biennale proposera pendant trois mois, plus de soixante expositions dans une vingtaine de lieux en Île-De-France, des concerts, des performances, des conférences, etc.

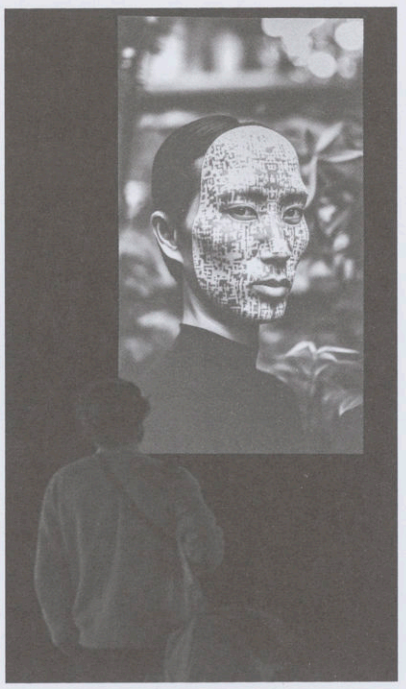
À la suite de l'artiste Hugo Deverchère, qui se demande *« à quoi ressembleront les images lorsqu'il n'y aura plus personne pour les regarder »*, c'est la place de nos rêves et la manière dont nous les défendons qui sont ici apostrophés dans ces Illusions retrouvées qu'on pensait avoir perdues.

Comme nous invite à penser l'intelligence artificielle qu'utilise à bon escient le plasticien Thomas Garnier et ses impressions en 3D, ou les super-ordinateurs en papier de Kaspar Ravel : et si le futur est déjà là... où est passé le présent ?

Comme le dit bien Gilles Alvarez, le directeur artistique de Némo, en paraphrasant David Lynch : *« Regarder le donut, pas le trou au milieu »*. ●

EMANUEL DADOUN

Jusqu'au 11 janvier 2026, au Centquatre 5 rue Curial (M°Riquet, Stalingrad et Marx Dormoy). Pendant les vacances scolaires ouvert à partir du mardi sinon du mercredi au week-end. Plus d'infos : biennalenemo.fr



Quentin Chevrier

MARIE-LINE TASSIUS, MILITANTE DE L'ART

Fondatrice et animatrice de la galerie Canopy dans le quartier de La Chapelle, Marie-Line Tassius ne conçoit pas un art qui ne s'inscrit pas par des actions dans la réalité sociale.

Il y a plus de vingt ans, alors qu'elle est à la recherche d'un appartement à Paris et qu'elle emprunte la ligne 2, Marie-Line Tassius s'enthousiasme à la vue des terrains de basket sous le métro boulevard de la Chapelle. « *Ce n'était pas des quartiers que je fréquentais, ça m'a dépaysée,* rembobine-t-elle. *Je me suis dit qu'on se croirait à Brooklyn, pourquoi pas ce quartier.* » Une petite balade du côté de la rue de l'Évangile achève de la convaincre. C'est ainsi qu'elle s'installe dans le 18e arrondissement en 2001, malgré les mises en garde sur la dangerosité supposée des lieux.

Avocate ayant suspendu son activité pour travailler dans l'immobilier, Marie-Line crée sa société de conseil et de montage, spécialisée dans la rénovation de bâtiments anciens ou historiques, avec des matériaux durables. Fortement intéressée par les questions d'urbanisme, elle rejoint très vite l'aventure d'Ecobox. Inventé et conçu par l'Atelier d'architecture autogéré, un groupe d'architectes et d'urbanistes, Ecobox se veut un espace d'échange et de rencontres en lieu et place de la friche existante alors, rue Pajol avant la construction de l'actuelle halle. Au sein de l'association, Marie-Line Tassius et une amie, Charlotte Ferron, organisent des vide-greniers, des marchés artisanaux, participent à la cuisine mobile. Elles rencontrent des artistes et se rendent compte que beaucoup vivent dans le quartier mais qu'il n'y a pas d'endroits pour eux. « *À l'époque, il n'y avait rien, ni la Reine blanche ni le Centquatre,* explique-telle. *On s'est donc mobilisées pour l'art dans le quartier.* » Marie-Line, déjà collectionneuse, et Charlotte décident de monter un espace d'exposition mais aussi un lieu de vie : l'espace Canopy.

Le pouvoir de l'art

C'est par un choix délibéré, et non pour des questions de moyens, que la galerie ouvre rue Pajol : « *Dans les quartiers, on a le droit d'avoir un art de bonne qualité. Si on veut faire de l'art pour l'art, on n'est pas au bon endroit* », affirme Marie-Line.



Jean-Claude N'Diaye

« Je suis très contente de vieillir, c'est un espace de liberté extraordinaire qui libère l'esprit, c'est apaisant. »

Ainsi, quand des personnes âgées du quartier commencent à venir à l'espace Canopy, exprimant leur sentiment de repli sur soi, il est décidé de lancer une action spécifique en leur direction. Ce sera Escap'art sénior, un programme de visites gratuites d'expositions et de musées pour un groupe de dix personnes chouchoutées et véhiculées en minibus pour faciliter la mobilité.

De là naît le constat que la question du vieillissement doit faire l'objet d'attentions particulières et que l'art peut être un élément de réponse. D'autant plus que le vieillissement et l'évolution de la vie ont toujours intéressé Marie-Line : « *Je suis très contente de vieillir, c'est un espace de liberté extraordinaire qui libère l'esprit, c'est apaisant. On est une galerie, c'est super important, c'est politique d'aborder cette période de la vie pour en résoudre les situations par le biais de l'art.* »

La galerie se doit d'être un espace neutre où les gens qui passent peuvent entrer et se poser, respirer. Un jour, une dame est passée devant la galerie avec son caddie, puis est revenue sur ses pas, est entrée, a regardé les œuvres exposées et s'est mise à pleurer. Quand Marie-Line est allée vers elle pour s'inquiéter de son problème, celle-ci a répondu : « *Non, je n'ai rien, cela m'a fait du bien.* » Et Marie-Line d'en conclure : « *La dame a fait l'effort de revenir, cela lui a permis de parler, de faire un petit arrêt dans sa vie. L'art a un pouvoir énorme, il faudrait de tels lieux partout.* » La confrontation avec la problématique du vieillissement (le médecin parti en retraite, les fragilités qui gagnent, le risque de chute, de surdité, l'univers qui se rétrécit, la fracture numérique) va ouvrir un nouveau champ d'actions.

Créer une communauté

Ainsi, Canopy va mettre en place des programmes de prévention, partager l'information et les ressources, organiser des réseaux de solidarité.

Faire des expositions, des sorties au musée, découvrir des lieux nouveaux ou peu connus où l'on n'irait pas spontanément, c'est surtout l'occasion de se rencontrer, de créer du lien. La mise en place d'ateliers va permettre de renforcer cette démarche. « *On veut créer un cadre de rencontre où les gens peuvent se connaître, créer une communauté* », confie Marie-Line.

L'idée forte qui l'anime, c'est de développer ces liens de solidarité, d'entraide et de créer un réseau de proximité où chacun sache qu'il peut compter sur d'autres en cas de difficultés ou tout simplement passer un bon moment et briser la solitude grandissante avec l'âge. Margaret, une canopyenne, témoigne : « *Marie-Line m'a offert une vision plus claire sur ce qu'est le troisième âge. Une période géniale où une nouvelle retraitée comme moi peut faire partie d'une communauté passionnée aussi par la culture et curieuse de découvrir de nouvelles choses, mais aussi prête à donner un peu plus de temps et d'énergie aux projets liés aux séniors.* »

Pour concrétiser cette communauté et faciliter la mise en réseau des membres de l'association, Marie-Line projette la création d'une application où chacun pourrait se connecter pour un service, une rencontre et où l'on pourrait trouver une carte des lieux bienveillants – pharmacies, banques, cafés – pour les vieux du quartier.

Et comme un projet est toujours suivi d'un autre, Marie-Line Tassius a suivi une formation d'auxiliaire de vie en Ehpad pour en connaître la réalité et réfléchir à la création de résidences pour séniors où chacun puisse s'épanouir.

Et Sylvie, une autre canopyenne de conclure : « *Marie-Line a un esprit solide et lucide, un tempérament hors norme, une créativité tous azimuts tournée vers l'avenir, une générosité et de l'attention à l'égard de tous, sans distinction. Chacun se sent libre d'apporter sa part d'humanité et donne ce qu'il a à partager.* » ● PATRICK MALLET